

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement auprès de Dieu.

C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes;

la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde.

Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

À QUI LE TOUR?

Certains savent que leur tour s'en vient bientôt. Je pense à un vieux prêtre aussi cardiaque que lucide qui, depuis quelques années déjà, célèbre chaque messe comme si c'était sa dernière.

D'autres, comme vous et moi peut-être, vivent dans le déni et se croient immortels.

En page couverture, grâce au travail du photographe **Elias Djemil**, c'est la question qui nous est posée d'une manière toute personnelle: et si c'était maintenant, l'heure de ma mort?

*

L'hiver dernier, nous avons été particulièrement touchés par quelques nouvelles au sujet de la presse écrite de chez nous.

Premièrement, on a appris que, pour des raisons financières, le magazine culturel gratuit *Voir* délaissait son édition mensuelle en papier pour se concentrer sur le Web.

À peine quelques jours plus tard, *L'Actualité* avouait être en difficulté depuis qu'une subvention fédérale avait été révisée à son désavantage.

Rien de bien jojo à notre époque pour les périodiques imprimés.

Mais ces magazines vivent (ou vivaient) de revenus publicitaires et de subventions publiques. Alors que chez nous, ces revenus ne représentent qu'une toute petite pointe de notre tarte, le reste provenant de la générosité indéfectible de nos bienfaiteurs.

Aussi, nos moyens financiers relativement limités sont largement palliés par le dynamisme d'une équipe un peu fofolle («Équipe», p. 11) et d'une centaine de collaborateurs qui rédigent, dessinent et photographient («Artisans», p. 76) pour le plus grand bonheur de vos yeux, de votre intelligence et de votre âme.

Ensuite, au cours des six derniers mois, nous sommes passés de 1675 à 1932 abonnés.

Cela signifie que, pour plusieurs d'entre vous, ce numéro est une première rencontre. Soyez les bienvenus! Sachez toutefois qu'ici vous n'êtes pas considérés comme de simples lecteurs... Partenaires? Collaborateurs? Prenez le terme qui vous convient le mieux.

Une chose est sure, c'est que vos attentes envers nous pour que nous produisions une revue catholique de qualité sont équivalentes aux nôtres envers vous pour que vous priiez pour nous, que vous la propagiez autour de vous («Conjuguez *Le Verbe*», p. 53) et que vous nous souteniez de la manière que vous jugerez opportune («Donateurs», p. 10).

Enfin, pourquoi devrions-nous nous obstiner à publier une revue en papier?

Parce que nous sommes des êtres sensibles. Et publier une revue comme *Le Verbe* fait le pari qu'il vaut encore la peine, en 2019, de rejoindre notre auditoire non seulement par l'ouïe (avec notre émission de radio hebdomadaire *On n'est pas du monde* sur les ondes de Radio Galilée et de Radio VM) et par la vue, mais aussi par l'odeur du papier et par le toucher d'un objet fort commode à partager ou à laisser trainer...

Le Web – aussi efficace soit-il – ne saurait en faire autant.

*

Pour ce numéro printanier, à quelques jours de Pâques, l'équipe du *Verbe* s'est dit: faisons ce numéro comme si c'était le dernier. Abordons un thème central, essentiel, existentiel. Allons au cœur de la patente.

Puisque c'est la peur de la mort qui nous empêche d'aimer jusqu'à donner notre vie, et puisque c'est par la victoire de l'auteur de la vie sur la mort que nous avons été libérés de cette peur, le thème du trépas s'est imposé.

Nous vous invitons à y entrer. Comme dirait le grand Félix, vous allez voir, c'est plein de vie en dedans. ■

Antoine Malenfant antoine.malenfant@le-verbe.com

3 Édito À qui le tour?

Antoine Malenfant

- 6 Courrier
- 7 Monumental Pascal Huot
- Dans une paroisse près de chez vous Véronique Demers
- La langue dans le bénitier Véronique Demers
- 1 In memoriam
- 1 Donateurs
- 11 Équipe
- 12 Racines
 Véronique Demers
- Rejetons
 Véronique Demers

dossier Et à l'heure de notre mort Antoine Malenfant Portrait
Ce qui ne meurt pas Portrait Sarah-Christine Bourihane Reportage **Accompagner** l'ultime quête de sens Yves Casgrain 26 Bédéreportage Post mortem **Gabriel Provost** 36 Essai Le Samedi saint ou la purification ultime Jean-Philippe Trottier Entretien «Mourir en paix ne se fait pas sans heurts» Étienne-Lazare Gérôme Prière Apprendre à mourir **Jacques Gauthier** Témoignage Donner tout à Dieu Marquerite Picard Poésie Michel Brisson Boussole Benoît XVI

Cette revue utilise la nouvelle orthographe.

Doctrine sociale
Pour une Église en sortie

Pierre Leclerc

56 Histoire Faisait-il si noir au Québec? Père Martin Lagacé

62 Art sacré
La tradition figurative
chez Giovanni Gasparro

Étienne-Lazare Gérôme



Reportage
Métissé serré

Jérôme Blanchet-Gravel

72 Petite economie L'art du minimalisme Petite économie Ariane Beauféray

Artisans

Bloc-note La royauté en Israël Alex La Salle

78 Bouquinerie
Alex La Salle et Louis Brunet

Trouvailles

Prochain numéro



Bonjour à vous,

Aujourd'hui, le 10 janvier 2019, je viens de découvrir votre émission, qui m'a fait un bien immense! Le cheminement de monsieur [Jean-Philippe] Trottier, vos interventions pertinentes et avec cet humour respectueux, j'adore vos présences et le contenu de votre émission.

Je suis dans un tournant de ma vie spirituelle, dont mes lectures, mes prises de conscience et mon manque de ressources pour mon évolution spirituelle me font chercher et je trouve, je me questionne et je prie... puis, votre émission m'a fait du bien à l'âme et ne pas me sentir seul dans mon cheminement.

Merci, monsieur Malenfant, et votre équipe, de vos présences et j'ai inscrit votre émission à mon calendrier 2019 pour poursuivre cet élan salutaire à ma vie. Heureuse année 2019 et que la vie soit bonne et toute douce avec vous.

Guy Sévigny

Merci de construire aujourd'hui et pour demain une Église vivante, rafraichissante. J'aime votre foi, votre aspect scientifique et le bon équilibre. Merci!

Luc Bergeron

Madame Bouchard.

Mes plus sincères félicitations pour votre superbe revue, c'était dans mon intention depuis un certain temps de vous faire parvenir ce commentaire, mais le temps jouait toujours contre moi... Le graphisme est vraiment beau et les textes profonds et bien travaillés. Je l'ai partagé sur ma page Facebook ce matin, le sujet homme-femme [hiver 2019] est terriblement d'actualité.

Bravo à votre équipe... et merci!

Diane Huot

Le dernier numéro du *Verbe* [sur le thème de la complémentarité hommes-femmes, hiver 2019], les deux versions, était très bon. Je m'y réabonne et je vous enverrai un don. Il faut continuer à s'attaquer aux sujets difficiles!

Thomas Franche

[Au sujet de l'article d'Ariane Malchelosse « Pour une équité parentale. Autour du livre Maternité, la face cachée du sexisme. Plaidoyer pour l'égalité parentale, de Marilyse Hamelin », numéro d'hiver 2019.]

C'est une bonne critique, qui soulève de très bons points. Nous n'avons pas à être en accord sur tout. La nature même d'un essai est d'être un brin irrévérencieux et de pointer ce qui ne va pas. Néanmoins, j'aurais peutêtre pu v expliciter davantage ma compréhension de la face lumineuse de la parentalité, et par extension de la maternité, car évidemment que tout n'est pas noir. Par ailleurs, je ne pourrai jamais souscrire à la vision chrétienne de la complémentarité entre la femme et l'homme, étant davantage constructiviste qu'essentialiste, et favorable aux unions des personnes de même sexe et aux familles homoparentales.

Bien cordialement,

Marilyse Hamelin

Hé! Antoine!

Notre revue est bonne, mais la vôtre est TRÈS bonne! [Le photoreportage] «Les hommes d'intérieur» a volé mon cœur et mon âme. Wow! Bravo à tout le monde. Fond, forme, tout y est superbe.

Lucie Ricard, rédactrice en chef de La Revue Sainte Anne Chers tous,

Noémie [Brassard, responsable des communications au *Verbe*] m'a envoyé votre beau numéro de janvier et je voulais vous dire à tous un grand merci! J'ai été émue en lisant vos recensions, qui rendent si bien ce que nous avons voulu faire passer dans nos livres, et je suis sure que nos auteurs, à qui je me suis empressée de les transmettre, le seront au moins autant!

Bonne continuation dans votre belle mission!

Hélène Mongin (Éditions de l'Emmanuel)

Si vous voulez nous joindre:

facebook.com/MagazineLeVerbe facebook.com/onpdm twitter.com/MagazineLeVerbe instagram.com/magazine_leverbe

Erratum

Dans notre dernière édition (hiver 2019), deux erreurs ont échappé à notre vigilance. D'abord, contrairement à ce qu'indiquait la chronique « Dans une paroisse près de chez vous » (p. 6), Pierre Leclerc n'anime pas le parcours Zachée à Sainte-Thérèse, et le diocèse de Saint-Jérôme ne compte aucune église à vendre (l'article parlait de 33 églises à vendre). Ensuite, dans le texte « Vie et divagations d'Édouard Drumont » d'Alex La Salle, il est question de Victor Hugo revenu d'exil (p. 60): l'italique n'aurait pas dû être appliqué, il ne s'agit pas d'un livre



LA CATHÉDRALE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE NICOLET

Si l'utilisation d'un style contemporain en architecture religieuse au 20° siècle n'a pas toujours donné des résultats heureux, la cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Nicolet constitue une réussite digne d'attention.

Elle est la huitième église et cinquième cathédrale à desservir les fidèles nicolétains depuis la création de la paroisse en 1702. Sa construction débute en 1961 selon les plans de l'architecte Gérard Malouin et les travaux de l'entrepreneur Roger Désilets. Elle vient remplacer la pourtant encore jeune cathédrale érigée en 1910-1911, qui dessert les paroissiens jusqu'au tragique glissement de terrain survenu le 12 novembre 1955. Bien que le bâtiment reste intact, il voisine le cratère, situé à 15 mètres. L'inquiétude pour la sécurité des paroissiens est concrète et on hésite à utiliser une église fragilisée par un sol désormais instable. On rapatrie cependant l'orgue Casavant Frères datant de 1909 dans le nouvel édifice.

Ce qui frappe d'emblée le visiteur de ce nouveau lieu de culte, c'est l'admirable et cohérente utilisation d'une architecture moderne, élaborée au sol à partir d'une forme classique, soit la croix latine. Son créateur s'amuse avec les hauteurs et les courbes pour donner à l'ensemble en béton armé son aspect si singulier d'ampleur et de dépouillement. De plus, la façade est ornée d'une immense verrière de vitraux, œuvre du peintre Jean-Paul Charland de Nicolet, qui représente en son centre saint Jean-Baptiste, patron du diocèse.

Le choix esthétique de la cathédrale de Nicolet est très audacieux. On rapporte que, lors de sa construction, elle attire de nombreux curieux de partout au Québec. Maintenant, on peut dire qu'elle est un incontournable de notre patrimoine architectural. ■

Texte et photo: Pascal Huot pascal.huot@le-verbe.com







ÉVANGÉLISER SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX?

AVEZ-VOUS DÉJÀ JETÉ LA PIERRE À QUELQU'UN?

Ordonné prêtre en 2012, le père Dominic Richer s'est tourné il y a deux ans vers les réseaux sociaux pour faire de l'évangélisation. «On n'est plus dans un monde de concepts, mais d'images. C'est très important de parler au cœur des gens. On est sur les réseaux sociaux pour toutes les activités de la paroisse», indique le prêtre responsable de la paroisse Saint-Nazaire de LaSalle.

«L'Église n'a pas bonne presse ces temps-ci, mais on peut rayonner dans le monde virtuel, où les jeunes et les moins jeunes sont présents. Toutes les activités qu'on organise visent à annoncer Jésus et à inciter les gens à le rencontrer personnellement», souligne le père Richer.

Épaulé par Colette Gladu et Aristide Ntwari dans sa mission d'évangélisation sur les réseaux sociaux, le prêtre de LaSalle cherche aussi à rencontrer les gens en personne, notamment dans les centres commerciaux et les lieux de restauration rapide. On peut facilement le reconnaitre à la soutane qu'il porte.

«On offre la formation Alpha, les soirées d'évangélisation Padre Pio, Marie qui défait les nœuds et, depuis septembre, l'œuvre de Jésus miséricordieux», indique-t-il. «Ce n'est pas juste une dévotion, mais un mode de vie. On accueille la miséricorde de Jésus pour vivre la miséricorde, qui guérit les cœurs», conclut-il. ■

Information: www.facebook.com/dominic.richer.50 ou www.facebook.com/cgladu/

Vous êtes-vous déjà trouvé dans une situation où l'on vous accusait injustement? Mais au lieu de passer à autre chose, aviez-vous tout simplement envie d'être moins gentil et de jeter la pierre à quelqu'un?

«Jeter la pierre à quelqu'un» signifie au figuré «accuser quelqu'un, le blâmer». On ne parle plus aujourd'hui de lapidation au sens propre, même si cette pratique existe malheureusement encore en certains endroits dans le monde.

L'expression, dont l'origine remonte au 17^e siècle, fait d'abord allusion à l'épisode biblique de la femme surprise en flagrant délit d'adultère, que la foule voulait lapider.

Voici un extrait de cet épisode: «Alors les spécialistes de la loi et les pharisiens amenèrent une femme surprise en train de commettre un adultère. [...] "Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes. Et toi, que dis-tu?" Ils disaient cela pour lui tendre un piège, afin de pouvoir l'accuser. [...] Jésus leur dit: "Que celui d'entre vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle" » (Jn 8,3-7).

Selon *Le Robert*, il existe aussi une autre formulation lorsqu'on accuse quelqu'un en paroles, soit «jeter la pierre dans le jardin de quelqu'un». ■

je m'abonne

gratuitement



O Je veux la version papier	○ Je veux la version numérique (infolettre)
Nom:	
Société (s'il y a lieu) :	
Adresse:	
	Code postal:
Tél.:	Date de naissance: Jour / Mois / Année
Courriel:	Juli / Mois / Affilee
	SECTION OBLIGATOIRE
· ·	Date: inuer de recevoir) Le Verbe et ses tirés à part. Jour / Mois / Année
	inuer de recevoir) <i>Le Verbe</i> et ses tirés à part. Jour / Mois / Année rler de nous ?

je soutiens

la mission



Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

j'abonne

un ami, ma famille, ma communauté...



Don mensuel	Don ponctuel	
10\$ 25\$ 50\$ 100\$	○ 60 \$ ○ 100 \$ ○ 200 \$ ○ 500 \$	
Autre:	OAutre:	
pte pour le prélèvement mensuel par carte de dit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il lieu un spécimen de chèque. Je peux à tout ment modifier, suspendre ou arrêter mes dons nsuels. J'autorise l'Informateur catholique rélever le montant choisi sur ma carte de dit mentionnée ci-dessous ou par l'entrese de mon institution bancaire.	Avec chaque don, vous recevez un abonnement au Verbe! Pour tout don de 60\$ et plus, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante. Cochez si vous ne voulez pas être abonné au Verbe. J'accepte que mon nom (organisme) et ma contributior soient publiés en guise de remerciement.	
Visa O MasterCard O Chèque	O Je désire garder l'anonymat.	
nature :		
de carte:	Exp.:	
m:		
eléphone :		

_____ Code postal: __

_____ Date de naissance: _

Jour / Mois / Année

J'abonne *:

SECTION OBLIGATOIRE —

Société (s'il y a lieu):

* La personne abonnée recevra la version papier.

Nom de l'abonné:

Votre nom: _

Signature:_

Votre nº de tél.: ___

In memoriam



MARIE ROSE BLEAU 1924-2018

L'équipe du *Verbe* a appris avec regret le départ de Marie Rose Bleau vers la Maison du Père, un peu plus tôt cet hiver.

Depuis les débuts de notre aventure et même bien avant, M^{me} Bleau nous a soutenus et encouragés. Chaque rencontre a laissé une marque profonde au cœur des membres de notre équipe qui ont eu la grâce de la côtoyer.

Puisse-t-elle continuer de prier pour nous et d'intercéder pour cette œuvre d'évangélisation qui lui tenait tant à cœur.

Et surtout, puisse son époux Jean-Claude, sa famille et tous ses proches trouver consolation en Celui qui est le Chemin, la Vérité et la Vie.

L'équipe du Verbe

Donateurs

Au nom de tous ceux qui reçoivent la revue et le magazine, nous remercions les 326 partenaires donateurs qui ont contribué à la mission du *Verbe* depuis janvier 2019. Parmi ceux-là, quelques-uns ont accepté qu'on les remercie publiquement.

ORGANISMES

Sœurs de la Charité de Québec | Congrégation des Sœurs de Notre-Dame-Auxiliatrices | Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge | Sœurs Disciples du Divin Maitre Fonds Roland-Leclerc

ABONNÉS

Victorien Faucher | Lise Lalande | Janine Corneau-Tremblay Jean-Pierre Joly | Rachel Duplain | Irène Thivierge Louise Brault | Huguette Favreau-Cardinal

CINQ BONNES RAISONS DE DONNER

Pour soutenir une œuvre qui rejoint un large auditoire en dehors des réseaux chrétiens et qui apporte des réponses concrètes au vide spirituel ambiant, sans moralisme.

Pour s'engager avec un média gratuit, indépendant, mais fidèle à l'enseignement de l'Église et qui a la possibilité d'influencer l'opinion publique.

2

Pour s'associer à une mission évangélisatrice unique à grande valeur sociale par sa proposition intelligente de la foi.

Pour contribuer à la mission de nourrir spirituellement les chrétiens et pour assurer la pérennité de la mission fondée il y a 44 ans. 4

Pour encourager une équipe jeune, créative et mue par le zèle d'annoncer la Bonne Nouvelle.

ANTOINE

Ses parents auraient aimé qu'elle soit médecin, mais Libéra a préféré les chiffres au bistouri. Titulaire d'un bac en administration - option comptabilité, elle s'occupe plutôt de la santé (financière) du *Verbe* et gère les abonnements. Libéra est notre adjointe administrative/comptable.

SOPHIE

LIBÉRA

Bien qu'elle soit la directrice de notre organisme et qu'elle raffole des films policiers, Sophie n'a rien d'un gendarme à la tête de l'équipe. Férue de jardinage, de nature plutôt joyeuse et sociable, elle préfère de loin travailler en collaboration afin de faire pousser les forces de chacun. Ce qui lui donne surtout de l'élan, c'est le Verbe, celui qui est. Depuis le début de l'aventure, le Christ est à la fois source et sommet de son travail. Et son désir le plus profond est certainement de permettre à d'autres de le rencontrer.



NOÉMIE

Comme Kirikou, Noémie n'est pas grande, mais elle est vaillante! C'est à ses petits doigts qu'on a confié la gestion de nos communications. C'est entre autres grâce à elle que l'univers entier (!) nous connait. Vous voulez faire le bonheur de son p'tit cœur? Vous avez le choix: suivez *Le Verbe* sur les réseaux sociaux, parlez-lui de sa grande amie la petite Thérèse ou... offrez-lui un bon café!

JUDITH

Judith aime les belles photos presque autant qu'elle aime les macchiato. Bien qu'elle ait passé les deux dernières années en congé de maternité, elle est graphiste pour le *Verbe* depuis le printemps 2015. Grand gourou des logiciels Adobe, elle est la référence en matière de mise en pages, mais ne lui demandez pas de vous faire un dessin; les arts plastiques, ce n'est pas sa force.

JAMES

Quand il ne bosse pas à coordonner la prochaine émission de radio d'*On n'est pas du monde*, James épaule valeureusement le rédacteur en chef et la directrice générale. Avec un flegme aux couleurs *british* et des gouts d'aristocrate, il porte drôlement bien son nom. Au foyer, son inclination pour les jeux et les arts le détourne de son désir de devenir un inépuisable travailleur manuel.

ÉMILIE

Âgée d'une petite vingtaine de printemps, la recrue de l'année Émilie adore rire et discuter avec les gens. Ça tombe bien, parce qu'en tant qu'agente de marketing, elle jase beaucoup. Mais surtout, elle écoute les abonnés du Verbe lorsqu'ils veulent renouveler leur abonnement ou donner leur opinion sur nos productions. Travailler pour Le Verbe lui permet d'apprendre sur les enjeux actuels.

MONASTÈRE DES AUGUSTINES

Un patrimoine modernisé

le monastère du Vieux-Québec, où elles célèbrent dans le chœur les vêpres et les laudes, ce lieu ne leur appartient plus. La collection et les archives appartiennent désormais à la Fiducie du patrimoine culturel des Augustines, et l'hôtel-musée est géré par un organisme à but non lucratif.

Après un vaste chantier de réhabilitation patrimoniale dont les travaux se sont échelonnés de 2012 à 2015, le lieu historique national du Canada et du Québec a ouvert ses portes le 1^{er} aout 2015. Les transformations, réalisées par ABCP Architecture, sont évaluées à 45 M\$.

Mais comment la mission des Augustines – soigner les corps et les âmes – subsiste-t-elle encore? «Le concept élaboré vise à protéger l'héritage matériel et immatériel des sœurs. On perpétue leur vocation, mais d'une manière contemporaine, en transmettant des valeurs d'hospitalité, de compassion et de respect. Ce n'est pas possible de faire une retraite catholique. Mais peu importe leur foi, les clients peuvent venir connecter d'une manière personnelle », souligne en entrevue Marie-Ève Perron, responsable du développement touristique au monastère des Augustines.

Toutefois, il est encore possible d'entreprendre une démarche de foi catholique au monastère, à titre de pèlerin. Les sœurs encore présentes s'occupent de cette clientèle, séparée de la clientèle de l'hôtel.

S'APPROCHER DU CHRIST

Arrivées au Canada en même temps que les Ursulines, en 1639, les Augustines, nommées aussi les Augustines de la Miséricorde de Jésus, ont fondé le premier hôpital au Canada. Au Québec, elles ont jeté les bases du système de santé en mettant sur pied 12 hôpitaux qu'elles ont appelés «Hôtel-Dieu».

«Elles veulent transmettre la même hospitalité et la même compassion que le Christ. Elles croyaient qu'en s'approchant du malade, elles s'approchaient davantage



du Christ», explique M^{me} Perron. Tous les hôpitaux qu'elles ont fondés sont encore en activité ou transformés, comme l'Hôpital général de Québec, dans la rue des Commissaires. Accueillant autrefois les pauvres et les désœuvrés, l'hôpital a été converti en CHSLD.

UN RÉPIT POUR LES SOIGNANTS

Depuis 2018, des retraites à l'intention des infirmières du Québec et des étudiants en médecine de l'Université Laval sont offertes. «L'Université Laval est un grand partenaire de recherche. On pourrait mener, par exemple, une recherche pour établir un profil de la clientèle au monastère», souligne la responsable du développement touristique du monastère des Augustines.

Outre les professionnels en santé et les futurs médecins, les accompagnateurs de malades de l'extérieur du Québec et les proches aidants peuvent obtenir des chambres à prix modique, et les proches aidants un soutien de bénévoles du Petit répit. «Tous les profits de nos activités lucratives sont réinvestis dans la mission sociale», assure M^{me} Perron. (V. D.)

LES FRANCISCAINS DE L'EMMANUEL

En mission pour les jeunes

ssus de la grande famille franciscaine, les Franciscains de l'Emmanuel ont vu le jour à Montréal en 1985. Cette communauté religieuse plutôt jeune – dont la moyenne d'âge des membres est de 34 ans – compte une vingtaine de frères consacrés répartis au Québec, au Cameroun et en Afrique centrale. Une centaine de membres séculiers laïques les épaulent dans leur mission, axée principalement sur l'évangélisation auprès de la jeunesse.

«La jeunesse est la priorité de notre mission. Tout au long de l'année, on accueille une douzaine de pensionnaires (18-30 ans) au presbytère où l'on vit, à la paroisse Saint-Charles de Montréal. Ils ont un travail, mais on mange ensemble. On leur offre un milieu de vie, un cheminement spirituel chrétien», explique frère Denis-Antoine, ministre général des Franciscains de l'Emmanuel de Montréal.

Jusqu'à ce jour, plus de 650 personnes ont partagé leur quotidien aux côtés des Franciscains de l'Emmanuel. « Notre charisme est de vivre la présence du Christ-Frère dans le monde. On est souvent la porte d'entrée vers la foi », poursuit-il. Outre les jeunes fréquentant le milieu de vie, d'autres participants se joignent à eux pour des activités comme la randonnée, une journée de raquettes, ainsi que des soirées de louange et des cours de Bible gratuits.

LES FACETTES D'UN « DIAMANT »

Selon frère Denis-Antoine, les Franciscains de l'Emmanuel ont une vie de prière intense et une pauvreté radicale. «On vit avec très peu de moyens. On est reconnus par l'archevêque de Montréal comme une association de fidèles. On est en voie de devenir un institut religieux», souligne le frère ministre, âgé de 58 ans.

Les Franciscains de l'Emmanuel font partie de la grande famille franciscaine. «Il y a 400 types de communautés religieuses franciscaines dans le monde, et 16 au Québec. [...] Saint François, qui a ressemblé beaucoup à Jésus,



est comme un diamant. Chaque communauté franciscaine est comme une facette du diamant», illustre frère Denis-Antoine.

NOURRITURE DE L'ÂME

En plus de la mission auprès des jeunes et leur vie sobre, les Franciscains de l'Emmanuel portent aussi secours aux démunis.

«On veut offrir une présence et un service pastoral auprès des plus pauvres du quartier. Avant d'être à Pointe-Saint-Charles, on était à Verdun, où l'on avait l'habitude d'organiser des vendredis hotdogs et cafés, avec distribution de sacs d'épicerie. On terminait avec un temps de partage de l'Évangile et de prière. Plusieurs venaient juste pour fraterniser. Une dame qui venait après deux ans de cheminement a pardonné à une personne qui lui empoisonnait la vie. Elle en a été libérée; elle avait plus de Jésus dans sa vie et son visage rayonnait de joie!» s'exclame-t-il.

Véronique Demers veronique.demers@le-verbe.com

Antoine Malenfant antoine.malenfant@le-verbe.com

quelques jours des célébrations pascales, l'équipe de rédaction propose, dans les prochaines pages, de refléter d'une manière particulière le mystère central du christianisme: la victoire de la vie sur la mort. En effet, la mort est morte par le don total du Christ qui a consenti à entrer dans la mort, dans toutes nos morts, pour en ressortir vainqueur («Le Samedi saint», par Jean-Philippe Trottier, p. 36).

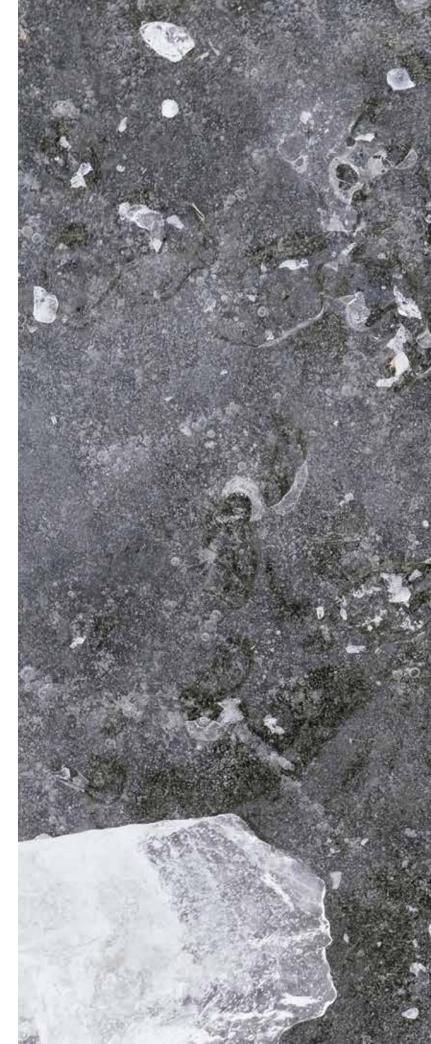
Ce dossier, vous le comprendrez aisément, se veut donc *fondamental*. Il descend là où notre société peine à trouver du sens. Il y descend sans offrir des réponses toutes faites à ce qui demeure – malgré la foi – un mystère. Mais cette *foi*, c'est l'*espérance* de la vie éternelle déjà promise et déjà accomplie en nous chaque fois que nous goutons à l'*amour* de Dieu.

Des témoignages incontournables sont au cœur de ce dossier (celui de Martine, recueilli par **Sarah-Christine Bourihane**, p. 16; et celui de **Marguerite Picard**, en p. 48).

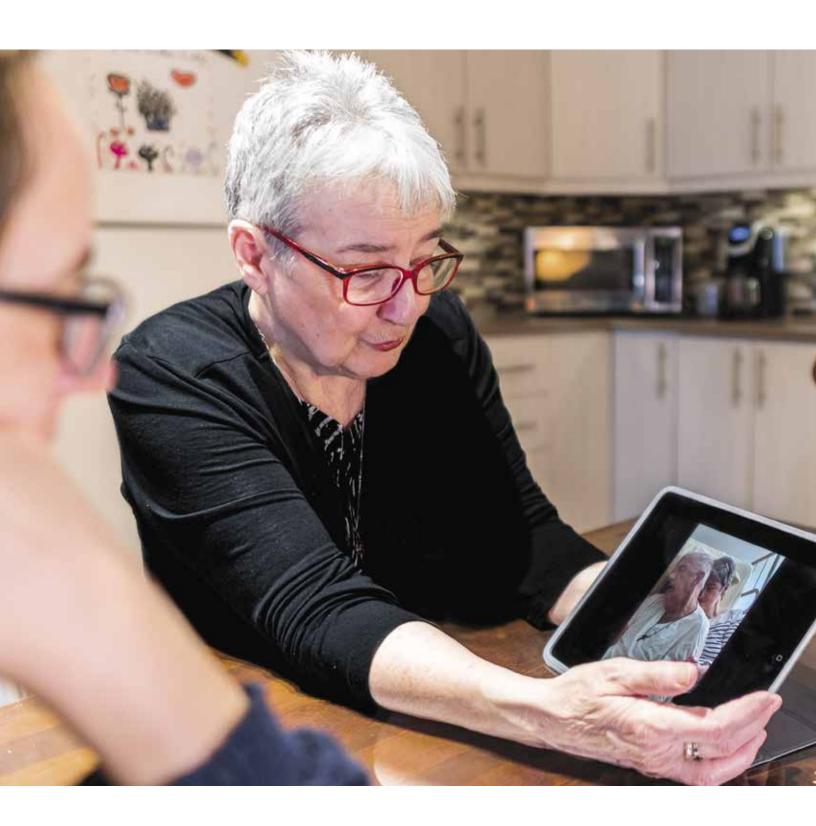
Ensuite, des entrevues avec des «experts de la mort» viennent superbement compléter le tableau. Les riches réflexions et les expériences de terrain des intervenants rencontrés sont relatés dans «Mourir en paix ne se fait pas sans heurts» (Étienne-Lazare Gérôme, p. 40) et «Accompagner l'ultime quête de sens» (Yves Casgrain, p. 22).

La mort est un scandale. On la cache, on la tait, on l'évite frénétiquement, mais légitimement aussi. C'est à la fois la grande certitude de notre vie (elle aura une fin) et la grande incertitude (qu'en sera-t-il exactement?).

Enfin, comme nous le conseillerait surement le vénérable Fulton Sheen, nous voulons aussi nous approcher du sujet avec une bonne dose de tragicomique («Post mortem», par **Gabriel Provost**, p. 26). Humblement devant ce qui est si grand et si infiniment douloureux; courageusement devant ce qui nous fait *vivants*, c'està-dire entrer dans la mort. ■









Texte: Sarah-Christine Bourihane sarah-christine.bourihane@le-verbe.com Photos: Jean Bernier

CE QUI NE MEURT PAS

C'est une histoire « pleine de bon Dieu », me dit Martine. « Pleine de bon Dieu », me répètet-elle avec ses yeux rieurs et radieux. Les miens sont bien ronds quand je lui rétorque, comme tant d'autres avant moi: « Mais tu n'as jamais désespéré de Dieu dans cette histoire? »

La première fois que j'aperçois Martine à l'église Notre-Dame de l'Espérance à Québec, elle est entourée de deux dames, recroquevillée dans un banc d'église et sanglote pendant que l'animatrice du groupe Quo Vadis exhorte l'assemblée.

«Le fils de Martine est mort hier d'une hémorragie. Il avait 45 ans. Son mari est mort, lui, il y a un mois jour pour jour. Martine s'est donnée toute sa vie pour la mission et pour aider son prochain. Donnez-lui-en autant s'il vous plait, car elle se retrouve seule, sans revenu pour couvrir le cout imprévu des funérailles.»

Grâce à cette soirée et aux jours qui ont suivi – car les dons venaient de partout –, Martine a reçu assez d'argent pour couvrir les frais funéraires. Le soutien financier et moral n'était pas de trop, puisque, peu de temps après, elle allait connaitre deux autres deuils: sa sœur, atteinte de la maladie de Parkinson, et son beau-frère.

Avant, pour Martine, les jours filaient en flèche. Et voilà qu'étrangement, en cinq mois, de funérailles en funérailles, le rythme a changé dramatiquement. Sa vie semble avoir basculé du côté de l'éternité.

L'HEURE DU CHOIX

L'histoire «pleine de bon Dieu» de Martine ne débute pas lors du décès de son mari Jean, de son fils, de sa sœur ou de son beau-frère. Elle commence plutôt, il y a 10 ans, au moment où la mort guettait sournoisement son époux de toujours. De dépouillement en dépouillement, à travers la maladie incurable de Jean, Martine apprivoise la possibilité de la mort et aussi – ce qui surprend – de la vie nouvelle, insoupçonnée, telle une fleur au milieu des débris.

Quand le diagnostic d'artériosclérose tombe sur Jean, le quotidien qu'ils avaient construit ensemble s'effrite. Preuves à l'appui, Martine me montre quatre agendas griffonnés: toutes les semaines, des rendez-vous à l'hôpital, marqués du risque, bien souvent, du non-retour de son mari. Les opérations, les prises d'antibiotiques qui n'en finissent pas, les crises de panique de Jean et l'épuisement de Martine se succèdent.

L'engagement de couple dans son groupe de prière est un des premiers deuils de Martine. «Il y avait des deuils à faire régulièrement. Nous étions un couple très uni. Ce qu'il ne pouvait plus faire, ça me faisait aussi entrer dans le deuil parce que je ne pouvais plus le faire avec lui. Comment transformer ça? Que pouvait-il se vivre entre lui et moi et lui et les enfants dorénavant?» se demande Martine.

«Il y a la qualité de relation. Plus tu as de dépouillement, plus tu peux aller à l'essentiel. On avait le choix de le vivre autrement, mais on a opté pour ça.»

Malgré ses 70 printemps, Martine aime bien prendre des égoportraits. Pour me raconter son histoire, elle fait défiler sur son iPad de nombreuses photos. Ses doigts s'arrêtent sur l'une d'entre elles

«Ça, c'était notre lit. Ça a été un gros deuil.»

Un long silence s'installe.

«Ça évoque toute notre intimité, l'histoire de notre couple, notre famille, mais en même temps, c'est ça...»

Elle reprend son souffle, la voix enrouée de chagrin.

«Le lit conjugal, oui, c'est le lieu de l'amour physique, mais c'était plus que ça pour nous. Nous avions découvert

quelque chose de tellement profond dans la relation d'intimité. C'est difficile à décrire. Il y avait une relation spirituelle profonde. Ne plus pouvoir le vivre physiquement n'a donc pas été une perte. Former un seul cœur, une seule âme, c'est tout ça qui s'est développé entre nous.»

LE PLUS GRAND MIRACLE

À l'hôpital, Martine goute à la douceur d'un amour tangible et humble, par des gestes aussi simples que faire la barbe à son époux ou lui administrer des soins corporels.

«Je n'avais jamais fait la barbe à un homme. Ça transforme l'amour parce que tu n'aimes pas l'autre pour ce qu'il t'apporte, parce qu'il est gentil ou qu'il te dit que tu es belle. À certains moments, il était complètement démuni, mais c'est *lui* qui était un cadeau, toute sa personne.»

Elle en vient à passer tellement de temps au chevet de Jean – parfois de 8 à 10 heures par jour – qu'un médecin lui lance un jour en riant: «On va être obligés de vous payer!» Rapidement, dans les divers établissements de santé qu'il fréquente, le couple commence à se faire une réputation.

Martine me désigne une photo accrochée au mur: elle et Jean, se souriant, et un tabernacle au milieu d'eux. Cette photo de «leur mariage à trois» comme elle l'appelle, Jean la montrait à tous, de sorte qu'une infectiologue avait reconnu Martine en la croisant dans un corridor, sans même l'avoir encore rencontrée.

«Jean évangélisait. Il était malade, oui, mais il portait toujours sa croix de bois, il avait son chapelet, son carnet de prières et cette photo. On lui posait des questions. Chaque fois, il parlait de Dieu et disait: "Ma femme et moi, on s'aime et le Seigneur nous bénit."

«On se demande parfois pourquoi le Seigneur ne guérit pas. Mais dans la maladie, il y avait le témoignage d'un couple amoureux qui prie et ne se sent pas abandonné de Dieu, même dans l'épreuve. Ça, c'est tout un témoignage de foi. C'est ce qui a été grand dans notre histoire : au lieu de nous séparer, la maladie, qui peut séparer des couples parce que c'est dur à porter, nous a rapprochés dans la prière. On priait ensemble tous les jours, matin et soir.»

Plus le temps avance, plus les visites à l'hôpital se multiplient. En aout 2015, Jean entre à Saint-François-d'Assise, à Québec, d'abord pour une cellulite. À peine deux jours plus tard, il fait un infarctus. Son état s'aggrave. Il reçoit quatre pontages au cœur. Il subit une trachéotomie afin qu'on enlève le respirateur artificiel,



et pendant tout ce temps, il est dans un état comateux et souvent en délire.

«Pendant que Jean est alité, je suis inspirée de lui murmurer une prière à l'oreille pour qu'il respire à nouveau. Au même moment, il ouvre les yeux et nous reconnait. L'infirmière s'écrie: "Si je ne l'avais pas vu de mes yeux, je ne l'aurais pas cru." Pour moi, c'était comme une résurrection, j'y voyais la gloire de Dieu.»

Quelques semaines plus tard, Jean se fait amputer la jambe. Même si c'est une épreuve de taille pour le couple, Martine garde tout de même les yeux fixés sur le plus grand miracle: celui de leur amour. Un amour qui n'a

jamais cessé de grandir, dépassant largement ce qu'ils auraient cru possible.

JUSQU'À LA DERNIÈRE MINUTE

Deux semaines avant sa mort, Jean revient à la maison et y reçoit les soins palliatifs. «C'est fou ce que je vais te dire, me confie Martine. On sait qu'il est dans les derniers temps. Je suis assise là et lui ici, on se regarde et on dit: "On est bénis." Il était à la maison, en sécurité, il se sentait aimé et moi j'étais avec lui. Je n'étais plus à la course avec les allers-retours à l'hôpital, on était dans le calme, dans la paix.

«Les médecins disaient souvent que ça allait être fini, mais il revenait finalement à la maison. Il était parfois découragé, mais quand les médecins te disent que tu es sur du temps emprunté, alors si tu vis, c'est que le Seigneur te donne un temps de gratuité. C'est pourquoi on s'est dit qu'on allait gouter ce temps-là et le vivre jusqu'à la dernière minute.»

Martine me tend un mouchoir; cette fois, c'est moi qui pleure.

Dans leurs derniers instants, Jean et Martine regardent la bordée de neige tomber du ciel. C'est la dernière grosse tempête qui s'amorce durant la semaine de relâche de mars.

À cause du mauvais temps, sa médecin de famille écourte sa semaine au chalet et propose à Martine de passer faire un tour. Même chose pour sa fille, enseignante, en congé cette semaine-là. Puis – surprise! –, coup de téléphone d'un prêtre de leur groupe de prière. Il va venir visiter Jean, lui qui n'avait pas encore eu l'occasion de le faire.

Voyant les personnes se rassembler spontanément, Martine convoque un autre prêtre et quelques membres de son groupe afin de faire une veillée de prières improvisée. «Quand tu dis qu'il y a du bon Dieu là-dedans! Les proches amis de Jean étaient présents pour l'entourer d'affection. Puis, en priant, une personne a ouvert la Bible. Elle est tombée sur la parole: "Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis" (Luc 23,43). »

Environ une heure plus tard, après que tous sont partis, Jean rend l'esprit.

«La médecin m'a dit que c'est le plus beau décès auquel elle a assisté. Jean, qui vivait beaucoup d'anxiété, est parti dans une grande paix.»

MOURIR COMME ON VIT

Les images continuent à dérouler sur le iPad. Cette fois, un autre chapitre s'ouvre, celui-ci plus dur à avaler pour Martine: le deuil de son fils, complètement inattendu, dont la mort survient seulement 15 jours après les funérailles de son défunt époux.

Notre regard se pose sur une photo très évocatrice de sa relation avec son fils. Sur l'image, un petit mot adossé à un pot garni d'une rose.

«Ça, c'est Daniel. Il avait un cœur en or.»

La veille de son décès, Daniel lui avait offert une fleur pour souligner son anniversaire de mariage: Martine aurait célébré 49 ans de mariage avec Jean ce jour-là.

Le lendemain, jour du dimanche de la miséricorde, vers dix-neuf heures, pendant que Martine est au téléphone avec son amie Hélène, elle entend sonner le réveillematin de son fils. Il devait partir pour son quart de nuit dans un bar de Ouébec.

«Attends, Hélène, je vais aller éteindre le réveil qui ne s'arrête pas.» Martine ouvre la porte de la chambre et voit Daniel couché, tout habillé. «Daniel? Daniel?» Son fils est froid et ne respire plus. «Hélène, t'es encore là? Je pense que mon fils est mort...»

«Daniel avait un cœur universel, me raconte Martine. À son ancien travail, il discutait souvent avec un certain client avancé en âge et assez pauvre. Quand il a appris le décès de ce monsieur, il a amassé l'argent pour payer ses funérailles.

Quand Daniel lui-même est décédé, il n'avait pas d'assurance vie. Mais ses funérailles n'ont rien couté. Ce qu'il a fait pour le vieux monsieur, la même chose lui a été faite.»

La semaine qui a précédé les funérailles a été très difficile pour Martine, me confie-t-elle en pleurant.

«J'ai demandé une grâce au Seigneur. Je ne voulais pas m'effondrer la journée des funérailles. Comme je n'ai pas pu entourer Daniel au moment où il est mort comme je l'ai fait avec Jean, j'ai dit à Dieu: je veux au moins être debout, comme Marie au pied de la Croix. Je veux être là pour mon fils, pouvoir lui donner des funérailles qui sont dignes de lui.»

«Dans l'église, il y avait autant de personnes qu'aux funérailles de Jean, sinon plus. Nous avons eu des témoignages extraordinaires.»

Elle me montre un carnet rempli de mots de reconnaissance de collègues de travail de son fils.

Il y a eu aussi une jeune fille en état de choc qui a beaucoup touché Martine. Le jour des funérailles, elle lui pleurait dans les bras. «Elle m'a dit: "Votre fils m'a sauvé du suicide en me protégeant de l'intimidation à mon école secondaire."»

Puis, une autre cliente du dépanneur où il a travaillé, touchée par sa bonté. Ou encore tous les voisins venus parce que Daniel les avait rejoints dans l'attention qu'il leur a portée un jour ou l'autre.



Daniel est mort comme il a vécu; entouré des gens qu'il a aimés.

*

- Martine, vraiment, tu n'as jamais désespéré de Dieu?
- Non, jamais.

«Oui, j'ai de la peine; oui, je pleure; oui, je suis fatiguée. Mais parce que j'ai vécu des relations signifiantes avec mon mari et mon fils, je ne sens pas un vide. Les vides ou les culpabilités surviennent surtout quand il nous manque quelque chose dans la relation. Quand on n'est pas allé au bout. Mais moi, je me sens pleine de ce que nous avons vécu.»

Même si Martine n'a que son iPad et des souvenirs évanescents pour se rappeler Jean et Daniel, même si la mort gruge, détruit et emporte tout avec elle, l'amour qu'elle aura eu pour eux ne passera pas.

Telle est sa vraie mémoire, vivante et actuelle. Telle est son espérance. ■

Sarah-Christine Bourihane travaille comme journaliste indépendante depuis 2013 pour divers médias catholiques et est membre du conseil de rédaction du *Verbe*. Elle s'intéresse depuis peu au documentaire, ce qui l'a conduit à produire un premier courtmétrage dans le cadre des Laboratoires de création chez Spira.

ACCOMPAGNER L'ULTIME QUÊTE DE SENS

LES SOINS SPIRITUELS EN CONTEXTE DE SOINS PALLIATIFS

L'accompagnement spirituel des malades est au cœur d'une révolution qui est loin d'être tranquille. Autrefois chasse gardée des clercs qui portaient le titre d'aumôniers, l'aide spirituelle apportée aux personnes souffrantes est désormais offerte aussi par des laïques formés pour les accompagner. Certains d'entre eux portent le titre d'intervenants en soins spirituels. D'autres, comme les prêtres, se font appeler aumôniers, curés ou accompagnateurs. Le domaine des soins palliatifs n'échappe pas à cette révolution. Le Verbe est allé à la rencontre de quatre accompagnateurs spirituels.

'ai rendez-vous avec le père Jean-Marc Barreau, accompagnateur spirituel à l'Oasis de Paix. C'est le nom du centre de soins palliatifs de l'Hôpital Marie-Clarac fondé par les Sœurs de charité de Sainte-Marie. Grand et svelte, il a l'allure d'un marathonien. Il me conduit à son minuscule bureau situé à l'étage de l'Oasis de Paix. Très rapidement, nous entrons dans le vif du sujet. Prêtre depuis 22 ans, il est un spécialiste de la conscience humaine chez Jean-Paul II. C'est à l'invitation des sœurs qu'il s'incorpore dès l'ouverture de l'Oasis de Paix à l'équipe de soins en tant qu'intervenant en soins spirituels.

Jean-Marc Barreau se décrit comme un accompagnateur. «Ce dernier incarne la page de l'Évangile sur les disciples d'Emmaüs. Jésus les accompagne. Il n'intervient pas, sauf à la fraction du pain. Et là, ils le reconnaissent comme le Verbe fait chair. Avant cela, il va les accompagner, les écouter, les questionner et les éveiller. Ce n'est pas une intervention de l'extérieur, c'est un accompagnement qui, d'après moi, change beaucoup de choses.»

Ce sentiment est également partagé par le père Gilles Nadeau que je rencontre à la Maison Michel-Sarrazin, un centre de soins palliatifs situé à Québec. Le père Nadeau y est présent depuis l'ouverture officielle il y a 33 ans. Lorsque je lui demande de m'expliquer son rôle au sein de la Maison, il répond aussitôt: «Accompagner les malades! Vous allez entendre souvent ce mot lors de notre entretien. C'est vraiment un concept fondamental en soins palliatifs tels que nous les concevons. Alors, mon but, ce n'est pas de les convertir. J'essaie de répondre à ce qu'ils me demandent. Ce sont eux qui font leur chemin. C'est leur mort à eux. Je ne suis qu'outil d'appoint.»

Même son de cloche du prêtre Michel Lafontaine, intervenant en soins spirituels pour plusieurs établissements hospitaliers dans les Laurentides. «Mon intervention n'a pas pour but de convertir la personne devant moi, mais de l'accompagner.» Celui qui ne porte pas le col romain à l'hôpital se dit conscient que «chaque être humain a sa propre spiritualité, c'est-à-dire le souffle intérieur forgé par la vie, les croyances, les valeurs, l'espoir, les blessures, etc., et qui fait que cette personne est ce qu'elle est aujourd'hui».

LES FORMES MULTIPLES DE LA SPIRITUALITÉ

«La spiritualité ne concerne pas juste Dieu», complète Nancy Johnson, intervenante en soins spirituels et maintenant coordonnatrice des soins spirituels dans un centre hospitalier situé à Cornwall, en Ontario. Ses yeux brillent lorsqu'elle parle de son travail: «La spiritualité peut se vivre sans que l'on soit dans une religion. C'est ce qui fait que nous ne sommes pas juste un corps qui vit et puis meurt. La spiritualité, c'est tout le reste.»

L'accompagnement spirituel en soins palliatifs contemporains reflète donc la réalité religieuse et spirituelle de la société québécoise. Cette dernière, qui aime se définir comme laïque, a pris ses distances des institutions religieuses. La recherche de sens, si elle existe, est souvent personnelle et sans lien avec les religions. L'athéisme y est également bien présent. C'est ce qui explique que les intervenants en soins spirituels cheminent avec les patients qui se définissent comme athées et qui demandent leur soutien.

C'est avec beaucoup de tact et de respect que Jean-Marc Barreau entre en dialogue avec les malades qui se disent incroyants et qui s'ouvrent à lui. «Je ne me révèle pas tout de suite comme un ami de Jésus ou comme prêtre. Je pars de leurs contradictions. Je pars de leurs blessures. Et éventuellement, s'ils me le permettent, je les conduis vers une ouverture à Dieu.»

LE SILENCE COMME INTERVENTION

Pour sa part, le prêtre Michel Lafontaine, qui se décrit comme «un homme d'écoute, de présence et de compassion», précise que, pour lui, «l'exercice [du dialogue] n'est pas de confronter les différentes doctrines ou d'être un sauveur de l'Église et même de Dieu! J'accueille simplement les propos des personnes dans un respect profond, les considérant tout d'abord comme des humains en quête de sens, en quête d'espérance, en quête d'amour et de foi. Il m'arrive de passer une heure au chevet d'un patient qui









m'exprime ses valeurs, ce qui le motive, ce qui le tient en vie aujourd'hui. Il y a parfois une belle ouverture sur la transcendance».

Nancy Johnson, quant à elle, se rappelle avoir été appelée au chevet d'un homme dans la cinquantaine qui se qualifiait d'athée et qui ne voulait pas mourir.

«Lorsque j'ai franchi le seuil de sa chambre, j'ai demandé intérieurement au Seigneur qu'il m'inspire et qu'il m'aide à l'aider! Je n'impose pas mes croyances, mais je m'y abreuve pour aller à leur rencontre.»

Elle demande alors au malade la permission de s'assoir. Elle lui prend la main. Il garde le silence.

«Je savais que je devais demeurer silencieuse.»

Elle sent qu'elle doit rester auprès de lui. Ce qu'elle fait avec son accord. Puis, il s'ouvre à elle.

«Cela a duré une heure! Il me dit que sa situation le fait "chier"! Je ne me formalise pas de son langage. Nous sommes dans du brut pur. Monsieur ne veut pas mourir! Il vit un mégadrame! Il me raconte sa vie. Puis il me dit: "Je n'ai rien fait de mal pour que cela m'arrive." Nous n'avons pas parlé de Dieu... Mais ouf! nous avons parlé de ses valeurs, de ses rêves, de ses désirs et de ses souhaits qui se sont écroulés à cause de la maladie. Il a pris conscience que son père a vécu la même chose avant de mourir et qu'il peut lui demander de l'aider, de là où il se trouve. Il s'est ouvert alors qu'il était très renfermé.»

Cette dernière quête de sens est souvent accompagnée de rituels célébrés par les prêtres et par les laïques. Les malades qui le désirent peuvent vivre ces moments sacrés, chargés en émotions, avec leur famille. Les rituels prennent plusieurs formes selon la volonté des patients.

«Chaque fois que je célèbre soit l'onction des malades, soit la communion, soit juste une prière sous forme de bénédiction avec des personnes en fin de vie, je perçois un certain apaisement qui s'installe très rapidement», assure l'abbé Lafontaine.

LA FORCE DU RITE

Outre les rituels issus des grandes traditions religieuses, d'autres, plus personnalisés sont possibles. «Le service des soins spirituels est non confessionnel. Il est donc important d'être à l'écoute des patients et des proches, donc de leurs besoins spirituels et religieux», souligne Nancy Johnson.

Quand vient le temps de célébrer les derniers moments de vie, M^{me} Johnson déploie une grande flexibilité. Elle peut faire lire des textes sacrés ou des textes que la personne aimait. «Un jour, j'ai lu un texte de la petite-fille du patient. C'était tellement beau!» Un autre jour, c'est une comateuse qui ouvre les yeux alors que résonnait dans la chambre sa chanson préférée. Pour elle, les rituels sont des occasions uniques de toucher du doigt le sacré. «C'est super! Il y a quelque chose qui se passe. C'est le spirituel, cela nous échappe, mais ça nous porte.»

Les rituels sont apaisants pour le malade, pour sa famille et... pour celui qui les préside.

«J'avoue que je suis toujours pris d'une émotion profonde chaque fois que je redis et refais ces gestes à la fois si simples, mais aussi si riches de significations théologique et spirituelle!» me confie l'abbé Michel Lafontaine.

Pour être en mesure d'accompagner le malade et sa famille dans ces moments sacrés, la formation est capitale. Afin de devenir membres de l'Association des intervenants et intervenantes en soins spirituels du Québec (AIISSQ), les candidats doivent avoir obtenu un baccalauréat dans un domaine pertinent et avoir réussi une formation clinique, afin de répondre à des normes bien précises. Nancy Johnson en fait même son cheval de bataille, elle qui travaille actuellement à son doctorat sur le rôle des arts expressifs et contemplatifs en soins spirituels pour les personnes atteintes d'une maladie neurodégénérative.

«Il faut aller se chercher des outils et se former continuellement, dit-elle. Si quelqu'un pense qu'après un stage, c'est terminé, je me pose des questions, car une des compétences professionnelles que nous devons avoir est justement la capacité de nous recycler, de nous renouveler.»

LA HAUTEUR DE LA VULNÉRABILITÉ

Le prêtre Jean-Marc Barreau croit également qu'«il est nécessaire de se former pour véritablement être à la hauteur de la vulnérabilité du patient. Ce n'est pas une formation uniquement intellectuelle. Je crois qu'il faut vraiment aller le plus loin possible dans la recherche pour être plus adaptés à la personne, à sa vulnérabilité. Plus elle est vulnérable, plus il faut comprendre les mécanismes de la vulnérabilité, de la conscience et de la complexité humaine.»

Évidemment, la formation, bien qu'elle soit nécessaire, n'est pas suffisante pour pénétrer sur la terre sacrée des patients et de leur famille. Inspiré par la théologie de Jean-Paul II, Jean-Marc Barreau parle des attitudes corporelles nécessaires afin de pénétrer sur cette terre sacrée.

«C'est la manière de tendre la main. C'est la manière de s'assoir. C'est la manière d'écouter. C'est la manière de bénir une personne. Je peux bénir une personne d'en haut, comme si j'étais en chaire. Il y a une manière de bénir une personne d'en bas, car je suis l'ami du Christ qui, lui aussi, est en bas.»

Pour entrer sur cette terre sacrée, Nancy Johnson se rappelle qu'elle est un être humain qui a vécu des moments souffrants: «C'est comme cela que je suis capable d'être en communion avec le patient. Je ne suis pas au-dessus de lui et lui en dessous de moi. Non! Je suis là d'humain à humain, de souffrance à souffrance. Je n'arrive pas avec mes grandes connaissances.»

Le père Gilles Nadeau lui fait écho: «J'entre sur leur terre s'ils le veulent bien. Ce que je vise, c'est de marcher avec eux, tant qu'ils le veulent, jusqu'au cœur, jusque dans les profondeurs de leur terre intérieure.»

L'abbé Michel Lafontaine abonde dans le même sens: «Dans le ministère que j'occupe à l'hôpital, il est très clair pour moi que je suis d'abord engagé comme intervenant en soins spirituels. Le costume du prêtre, mais plus encore mon être de pasteur et ses couleurs spirituelles s'expriment dans mon attitude, ma manière d'être, mon approche en douceur, mes paroles et ma tendresse pour toutes les personnes en milieu hospitalier: patients, familles, personnel, etc. Voilà comment je suis témoin de l'Autre Présence qui m'habite et qui passe à travers moi comme le souffle d'une brise légère. C'est ce que j'espère du plus profond de mon cœur.»

*

Accompagner l'ultime quête de sens n'est pas un emploi ordinaire. Ici, on touche du doigt l'ineffable.

La révolution qui ébranle le domaine des soins spirituels dans le système de santé change bien des choses. Plus que tout, elle souligne le rôle essentiel de la spiritualité chez l'humain, surtout lorsque ce dernier est en soins palliatifs.

Ces changements mettent également à l'avant-plan ces intervenants, véritables accoucheurs, qui servent parfois de pont entre la vie qui s'est terminée avec le dernier diagnostic et celle qui débute alors... ■

Yves Casgrain est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.



QUAND ON M'A DEMANDÉ DE RÉALISER UN BÉDÉREPORTAGE, LAISSEZ-MOI VOUS DIRE QUE J'AI BONDI DE JOIE! DEUX JOURS PLUS TARD, EN RÉFLÉCHISSANT AU THÈME QUE JE DEVAIS ABORDER ET À CE QUE CELA IMPLIQUAIT RÉELLEMENT, J'AI BLÊMI,

«LA MORT» CE N'EST PAS MON SUJET DE CONVERSATION FAVORI! ET VOUS? MÊME MON ESPÉRANCE EN UNE VIE APRÈS LA MORT NE M'EMPÊCHE PAS DE FRISSONNER EN PENSANT À CET INÉVITABLE MOMENT.

J'AI PRIS LA MORT DE PLEIN FOUET! ET CE BÉDÉREPORTAGE EST LA TRADUCTION ARTISTIQUE DE CETTE RENCONTRE FRACASSANTE. RIEN DE MIEUX QU'UNE DISCUSSION AVEC UN THANATOLOGUE POUR EN APPRENDRE DAVANTAGE SUR LES DIVERSES ÉTAPES ENTOURANT NOTRE FIN DE VIE. J'AI APPRIS QUE, POUR CERTAINES PERSONNES, LA MORT FAIT PARTIE DE LA VIE ET MÊME DE LEUR MÉTIER. MAIS AU FOND, J'AI SURTOUT RÉALISÉ QUE J'EN SAIS BIEN PEU À CE SUJET ET QU'IL N'EST JAMAIS TROP TÔT POUR COMMENCER À ENVISAGER LA MORT AVEC SÉRÉNITÉ!

LORS DE LA RÉALISATION DE CE PROJET, BIEN DU MATÉRIEL EN LIEN AVEC LA MORT M'EST TOMBÉ SOUS LA MAIN: UN ALBUM DE FRED PELLERIN INTITULÉ «APRÈS» OU LA CHANSON «JOURS MEILLEUR» DE KEVIN PARENT DONNENT UNE INTENSITÉ TOUCHANTE, TRISTE OU HEUREUSE – VOIRE JOYEUSE – À LA CONCLUSION DE NOTRE VIE. TOUT CELA EST DEVENU UNE SOURCE D'INSPIRATION POUR MON TRAVAIL, ET POURRA L'ÊTRE ÉGALEMENT POUR VOUS APRÈS LA LECTURE DE CETTE BANDE DESSINÉE.

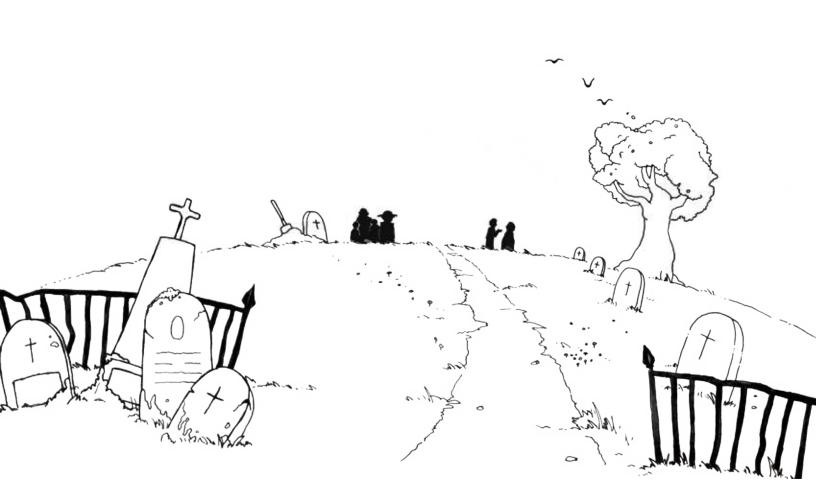
ATTENTION! LES PROCHAINES PAGES AFFICHENT VOLONTAIREMENT DU CONTENU INFORMATIF, DES BALLES LANCÉES DANS VOTRE CAMP POUR UNE RÉFLEXION PERSONNELLE, AINSI QU'UN TREMPAGE DANS LE MONDE HUMORISTIQUE D'UN BÉDÉISTE PASSIONNÉ!

BONNE LECTURE.

POST MORTEM

OU QUAND UN BÉDÉISTE EST FRAPPÉ PAR LA MORT

Scénario et illustrations: Gabriel Provost rédaction@le-verbe.com



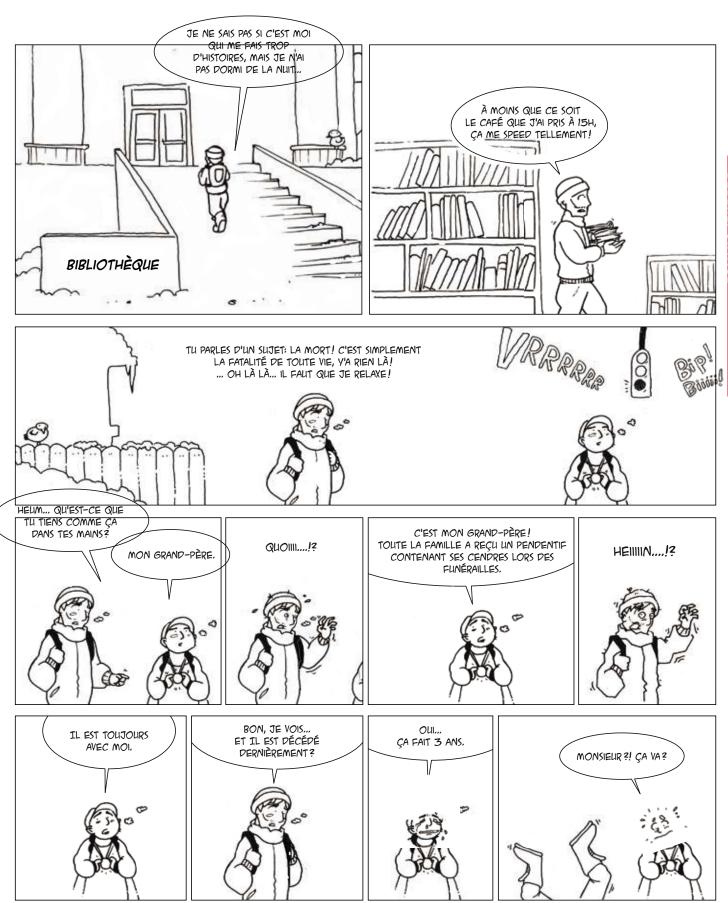














BON ... JE COMMENCE PAR QUEL LIVRE POUR MA RECHERCHE? -TOMORROW NEVER DIES? -LES AVENTURES DE DAVY CROQUE-MORT? -BAMBI?



MODÈLE ÉGYPTIEN

EMBAUMEMENT TRÈS RÉPUTÉ POUR LA QUALITÉ DE CONSERVATION DU CORPS. LA DÉMONSTRATION DES RICHESSES DU DÉFUNT LAISSAIT QUELQUES TOUCHES DE LUXE,

- MODÈLE DISCONTINUÉ -

MODÈLE CLASSIQUE

UTITUE

LE TRADITIONNEL CERCUEIL, UTILISÉ DEPUIS DES GÉNÉRATIONS, SE FAIT PLUS RARE AUJOURD'HUI. LES GENS LUI PRÉFÈRENT LA CRÉMATION ET LES URNES FUNÉRAIRES, SOUVENT POUR UNE QUESTION D'ÉCONOMIE.

MODÈLE SIMPLE

LA LOI EXIGE QUE LE DÉFUNT SOIT PLACÉ DANS UN CERCUEIL ET ENTERRÉ DANS UN CIMETIÈRE. UNE MISE EN TERRE D'UN CORPS SANS CERCUEIL EST DONC ILLÉGALE.

HUMUSATION

À L'ÉTUDE EN BELGIQUE ET EN FRANCE, CE PROCÉDÉ CONSISTERAIT À METTRE DE L'AVANT LE RETOUR NATUREL À LA TERRE, LE CORPS SERAIT DÉPOSÉ DANS UN SIMPLE LINCEUL ET ENFOLI DANS UN MONTICULE DE TERREALI PROPICE À LA DECOMPOSITION, LE DÉFUNT SERAIT DONC, POUR AINSI DIRE, « COMPOSTE » EN MOINS DE SIX MOIS, IL NE RESTERAIT QUE



PROCÉDÉ QUI CONSISTE À DEPOSER LE DEFLINT DANS LINE SOLUTION QUI DISSOUT LES TISSUS ORGANIQUES DE CELUI-CI, À LA FIN D'IL PROCEDE, IL NE RESTE QUE LES OSSEMENTS, LE QUÉBEC RÉFLÉCHIT QUANT À L'UTILISATION DE CE PROCEDE, L'ONTARIO ET CERTAINS ETATS AMERICAINS L'ONT INTERDIT.

 AQLIAMATION

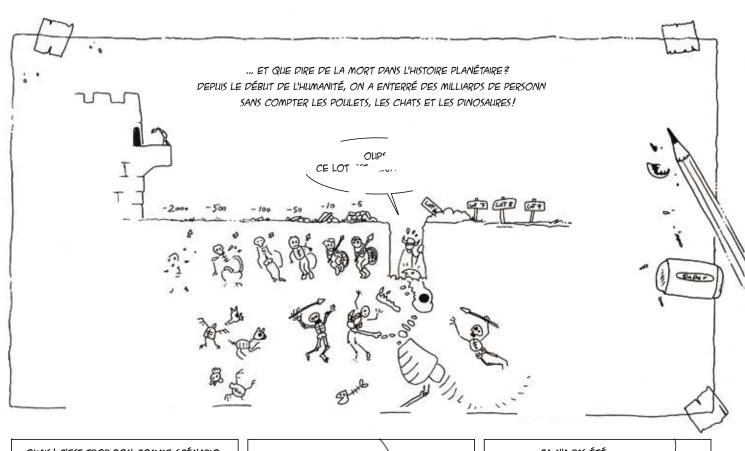
MODÈLE TENDANCE

LE CORPS INCINÉRÉ EST DÉPOSÉ À L'INTÉRIEUR D'UNE OU PLUSIEURS URNES, SOUVENT RAPPORTÉES À DOMICILE OU EXPOSÉES DANS UN COLUMBARIUM,

IL EST POSSIBLE D'ENTERRER UNE URNE, MAIS UNIQUEMENT DANS UN CIMETIÈRE, SI CES DISPOSITIONS NE CONVIENNENT PAS, IL RESTE LA POSSIBILITÉ DE DISPERSER LES CENDRES. TOUTEFOIS, IL EST INTERDIT DE LE FAIRE DANS UN LIEU PUBLIC.

MODÈLE «BIJOUX HAUT DE GAMME»

UNE COMPAGNIE SUISSE OFFRE UN SERVICE SURPRENANT: APRÈS LA CRÉMATION DU DÉFUNT, UN PROCESSUS COMPLEXE TRANSFORME LES CENDRES ... EN DIAMANT.

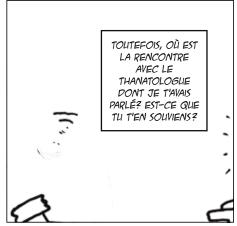














APRÈS QUELQUES DÉMARCHES, ME VOILÀ DANS UNE SITUATION ON NE PEUT PLUS DÉLICATE...



JE SUIS AVEC UN THANATOLOGUE!

COMME TU L'AS SOUHAITÉ,
JE VAIS T'EXPLIQUER EN QUOI CONSISTE LE
TRAVAIL D'UN THANATOLOGUE, ÇA ME FAIT UN
GRAND PLAISIR DE TE FAIRE PART
DE MON MÉTIER.



J'AI DES SUEURS FROIDES ET DES PALPITATIONS, JUSTE À IMAGINER LA SUITE. NOUS AVONS ICI UNE DAME DÉCÉDÉE APRÈS PLUSIEURS ANNÉES DE MALADIE. REGARDE SON VISAGE... ELLE A UN ÉNORME HÉMATOME.



JE NE ME SENS PAS TRÈS BIEN... JE CROIS QUE JE VAIS ME DÉCLARER MALADE! JE FAIS DE LA HAUTE TENSION NERVEUSE!

APPARENCE

À LA FIN DES EMBAUMEMENTS, ON DONNE DES SOINS DE PRÉSENTATION TELS QUE LA COIFFURE, LE MAQUILLAGE DU VISAGE ET DES MAINS. CELA REDONNE AU CORPS UN ASPECT DE VITALITÉ.

VIDANGE VASCULAIRE

DU FORMALDÉHYPE EST INJECTÉ DANS UNE ARTÈRE. LE SANG S'ÉCOULE PAR UNE INCISION DANS UNE VEINE. LES TABLES DE THANATOPRACTEUR SONT DIRECTEMENT RELIÉES AUX SYSTÈMES D'ÉGOUTS.

RAIDEURS ARTICULAIRES

LA «RIGIDITÉ CADAVÉRIQUE» EST PRÉSENTE PURANT 30 HEURES. ELLE EST CAUSÉE PAR LE MANQUE D'ÉVACUATION PES PÉCHETS CELLULAIRES. APRÈS CE TEMPS, LES MEMBRES SE RELÂCHENT.

HABITUELLEMENT, ON ACCÉLÈRE LE PROCESSUS EN BOUGEANT SIMPLEMENT LE BRAS, LA JAMBE DU DÉFUNT... MAIS NE T'EN FAIS PAS, CE N'EST PAS VRAI QUE NOUS DEVONS CASSER LES MEMBRES!



SOLUTION DÉSINFECTANTE

DÉSINFECTER LE CORPS EST LA PREMIÈRE CHOSE À FAIRE AVANT TOUTE INTERVENTION.



COUVRE-ŒIL

LA BOUCHE ET LES YEUX SONT NATURELLEMENT PORTÉS À OUVRIR LORS DU DÉCÈS. ON UTILISE PONC POUR CES PERNIERS DES COUVRE-CAL PLACÉS ENTRE L'CAL ET LA PAUPIÈRE DU DÉFUNT, POUR LES MAINTENIR FERMÉS.

TROCART

UNE INCISION EST FAITE DANS L'ABDOMEN
ET UN TROCART (SIMPLEMENT DIT:
UNE SORTE DE PETIT ASPIRATEUR)
EST INSÉRÉ, AFIN DE VIDER LES ORGANES
CREUX, LÀ OÙ DU LIQUIDE CAUSERAIT DE
LA PUTRÉFACTION, PAR EXEMPLE DU SANG
DANS LE CŒUR, DE L'EAU DANS LES
POUMONS, ETC.

MON GRAND-PÈRE A
CONNU CE MÉTIER SOUS UN
AUTRE JOUR. À L'ÉPOQUE, IL SE
DÉPLAÇAIT À DOMICILE POUR FAIRE
LES SOINS FUNÉRAIRES.

POUR L'ANECDOTE: APRÈS LES SOINS, IL SE BALADAIT AVEC DES CONTENANTS DANS LESQUELS IL AVAIT RÉCUPÉRÉ LE SANG DU DÉFUNT. LE SOIR VENU, IL LES VIDAIT DANS UNE BOUCHE D'ÉGOUT.

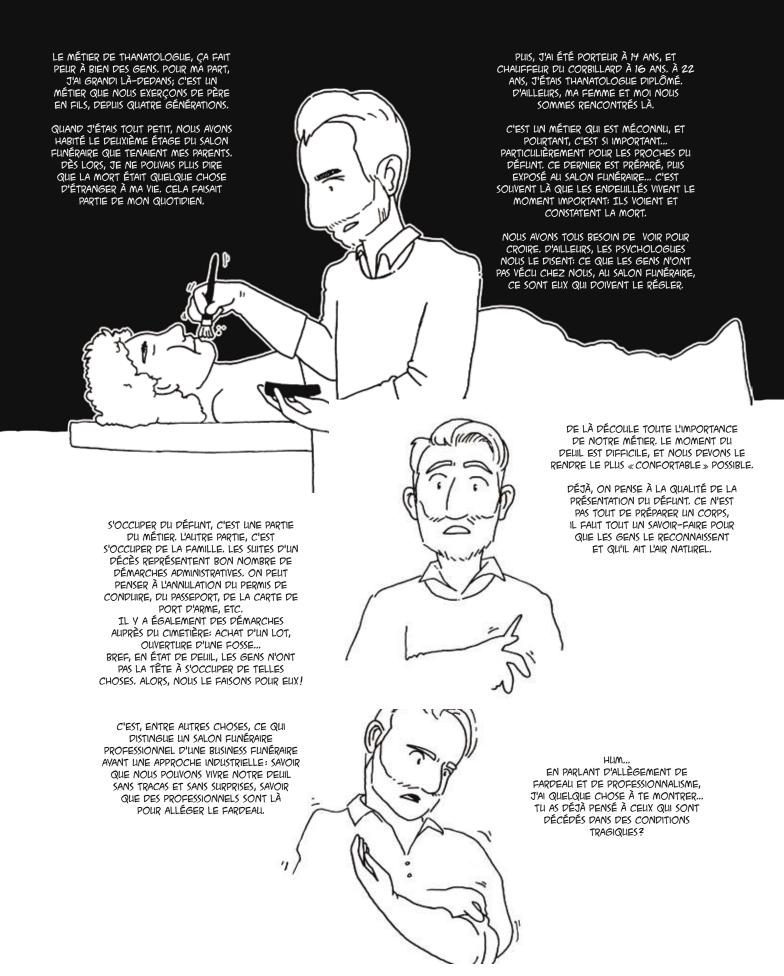
C'ÉTAIT LA RÉALITÉ DE L'ÉPOQUE!



IL NE FAUT PAS OUBLIER LE SOIN DES MAINS. AVEC LE VISAGE, C'EST LA SEULE AUTRE PARTIE QUI SERA EXPOSÉE LORS DES VISITES.







AUCUNE SITUATION N'EST IRRÉCUPÉRABLE. POUR CE FAIRE, NOUS UTILISONS DES PROCÉDÉS COMMUNS AU CINÉMA: LA CIRE, LE LATEX, LE SILICONE...

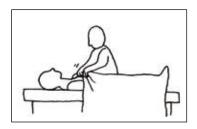
ILS UTILISENT SOUVENT CES MATIÈRES POUR CRÉER DES BLESSURES. NOUS, NOUS LES UTILISONS POUR RÉPARER.



LE MÉTIER ET LES TECHNIQUES ONT GRANDEMENT ÉVOLUÉ EN L'ESPACE DE QUELQUES DÉCENNIES. MAIS CE N'EST PAS TOUT: LA FORME DU RITE FUNÉRAIRE A ÉVOLUÉ AUSSI. IL Y A 20 ANS, TOUT LE MONDE AVAIT LA MÊME PROCÉDURE: ON PEUT ALLER TRÈS LOIN DANS CES TECHNIQUES, PRENONS UN EXEMPLE PRÈS DE CHEZ NOUS; LE MUSÉE GRÉVIN, DES ARTISTES CONÇOIVENT DES RÉPLIQUES DE VEDETTES BLUFFANTES, POUR LEUR CRÉATION, ILS N'ONT RECOURS QU'À DES PHOTOS. ET QUELLE RESSEMBLANCE!

> DE NOTRE CÔTÉ, ON PEUT EN FAIRE AUTANT.

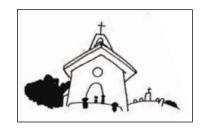
JOUR 1: LE TRAVAIL D'EMBAUMEMENT



JOUR 2: EXPOSITION DU DÉFUNT AU SALON. ON POUVAIT ÉTENDRE JUSQU'À TROIS JOURS D'EXPOSITION.



JOUR 3: CÉLÉBRATION À L'ÉGLISE ET ENTERREMENT.



CES DERNIÈRES ANNÉES, NOUS CONSTATONS
QUE LES RITES FUNÉRAIRES SORTENT DE PLUS
EN PLUS DES ÉGLISES POUR MIGRER VERS LES
SALONS FUNÉRAIRES. NOUS SOMMES À PEINE
ADAPTÉS À CETTE FAÇON DE FAIRE QUE DÉJÀ,
JE VOIS CES RITES SORTIR DE CHEZ
NOUS POUR ALLER VERS LE
«TRÈS PERSONNALISÉ».

J'ENTENDS PAR « PERSONNALISATION »
LA CRÉATION D'UN CONTEXTE UNIQUE
QUI RAPPELLE LA VIE DU DÉFUNT,
SES CENTRES D'INTÉRÊT...
C'EST DE PLUS EN PLUS FRÉQUENT.

PAR EXEMPLE, J'AI ORGANISÉ DES FUNÉRAILLES DANS UNE SALLE DE MUSÉE, AVEC TRAITEUR, PERMIS D'ALCOOL, MUSICIENS, ETC. L'ENTRÉE ÉTAIT POSSIBLE SEULEMENT MOYENNANT PRÉSENTATION D'UNE INVITATION.

IL VA SANS DIRE QUE LE THANATOLOGUE DE DEMAIN SERA ÉGALEMENT, SELON MOI, UN ORGANISATEUR ÉVÉNEMENTIEL.













JE ME DIS QUE JE DEVRAIS ME DÉTENDRE UN PEU! JE N'AI PAS L'HABITUDE D'ÊTRE PLACÉ FACE À LA MORT À CE POINT-LÀ.









254 MORTS

À LA SUITE DE LA CATASTROPHE...



OH BOY! ON DIRAIT QUE ÇA A FRAPPÉ FORT! J'ESPÈRE QU'IL N'Y A PAS DE...



MORT D'UN ACCIDENT. ET DIRE QUE JE LE CONNAISSAIS.

VIVRE UN MOMENT PAREIL, ÇA ME FAIT RÉFLÉCHIR ET JE NE SAIS PAS COMMENT J'AIMERAIS QUE LES GENS ME VOIENT UNE FOIS QUE JE SERAI MORT.



IL AVAIT L'AIR VIVANT, ILS L'ONT VRAIMENT BIEN ARRANGÉ APRÈS SON ACCIDENT MORTEL.

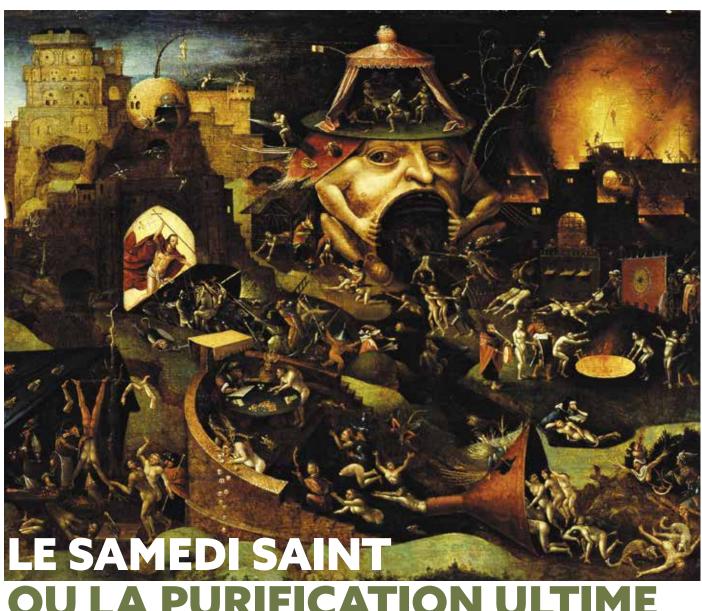
> OH, OUI! ILS ONT BIEN FAIT ÇA. ON NE VEUT TELLEMENT PAS VOIR LA MORT TELLE QU'ELLE EST.











Jean-Philippe Trottier jean-philippe.trottier@le-verbe.com

Que se passe-t-il le Samedi saint? On a vu Jésus mourir la veille, dans l'après-midi, et on sait qu'il va ressusciter le jour de Pâques, même si la célébration commence la nuit précédente. On a pleuré le vendredi, on se réjouit le dimanche. Mais le samedi, entre les sanglots et la joie, hormis la préparation du gigot, comment le vit-on?

e christianisme est, par excellence, la religion de l'homme, mais pas n'importe lequel. Elle est la voix de celui qui, par sa croix, se vide totalement de lui-même pour, au fond de cet abime, rencontrer la plénitude de Dieu. Vide et plénitude sont les deux extrêmes qui se répondent, car, ontologiquement, ils sont au même niveau.

Or, nos facultés strictement humaines – raison, imagination, sensibilité – sont incapables par elles-mêmes d'appréhender ces réalités, qui sont d'un autre ordre: l'accès à celui-ci suppose, par conséquent, un saut qualitatif. En langage chrétien, c'est le saut de la foi qui s'épanouit dans l'unité de la foi.

Quelle meilleure illustration de cette impossibilité tout humaine que la façon dont nous avons coutume de vivre le Samedi saint? Comment vivons-nous ce moment, souvent perçu comme une parenthèse, entre la Passion et la Résurrection?

SAIT-ON VIVRE LE SAMEDI SAINT?

On sait une chose, c'est que Jésus est descendu aux enfers (pas en enfer, mais dans le Shéol ou l'Hadès grec, là où les défunts, ombres flottantes, ne connaissent ni joie ni peine). Cette action dans un lieu qui nous est étranger ne suffit pas pour alimenter une liturgie ni même un office; et de fait, c'est le moment du Grand Silence.

On sait aussi que c'est Marie, toute seule, qui a assuré la continuité et l'approfondissement de la foi en ce jour. La seule façon de le faire était de se taire, ou pour parler mystique, d'assumer silencieusement la nuit noire. C'est du reste par le silence que la Vierge parle; elle est, pour ainsi dire, la caisse de résonance ou l'amplificateur ontologique de l'Église.

Jésus disparait et réapparait, sous une autre forme certes. Mais le samedi, il n'est plus là.

Notre tradition, longue et riche, nous aide et nous éclaire. Mais elle nous obscurcit également dans la mesure où elle nous raconte déjà le dénouement de la pièce. Par conséquent, nous trichons, en quelque sorte. Nous troquons l'espérance théologale pour l'espoir humain afin d'indexer celui-ci sur un *happy end*. Nous demeurons au niveau familier parce que nous savons que la perte du Sauveur s'inscrit dans une trame de sens bien connue.

Ainsi, l'Agneau de Dieu va aux enfers tandis qu'on larde le cuisseau d'agneau de Charlevoix de gousses d'ail en attendant qu'il revienne.

TRAGIQUE, UNITÉ ET VIDE

C'est terriblement dévaluer le Samedi saint et, partant, dépouiller le christianisme de sa dimension fondamentalement *tragique*. C'est oublier que celle-ci constitue paradoxalement le tremplin vers la plénitude de la Résurrection.

En général, quand nous utilisons ce qualificatif mal compris de nos jours, car il est plutôt antique et païen, nous évoquons surtout l'implacabilité d'un destin qui s'oppose à notre volonté humaine, laquelle lorgne fatalement des objets délicieux (l'être aimé, la pérennité du nom, la richesse, la santé, une postérité nombreuse, etc.). Le tragique nous fait miroiter ces chatoyantes perspectives pour mieux nous en bloquer la jouissance.

Les récits mythologiques, donc païens, nous proposent une pléiade de dieux qui tantôt s'attirent, tantôt se chamaillent entre eux et nous font assumer leurs beautés et leurs saletés au gré de la préférence ou de l'aversion de chacun pour tel ou tel mortel.

Le récit grec, s'il nous montre des exemples humains rayonnants, est aussi un cimetière de destins et d'amours contrariés. À la fois splendide, poignant et profondément vrai, il nous décrit une humanité poussée à ses limites et déchirée dans sa multiplicité. Il ne manque à cette éblouissante fresque polythéiste que le coefficient de transcendance et d'unité accru du monothéisme.

Devant ce tableau, le Dieu un, à quoi peut-il bien servir?

Il récapitule cette multiplicité pour la porter dans l'unité de la foi. Il n'abolit certes pas la souffrance, même la pire, il n'efface pas les larmes de nos yeux; au contraire, il dynamise ce tragique pour en faire une porte ouvrant sur une autre dimension. Comme le dit avec fulgurance Simone Weil: «L'extrême grandeur du christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance.»

Cela suppose, de la part de l'homme, de vivre selon l'appel de Dieu, d'entrer dans la grandeur des extrêmes que sont la déréliction et la gloire, pour ensuite les dépasser et assumer l'insondable profondeur de sa vie, qui est justement divine.

C'est encore Simone Weil qui résume génialement l'impossibilité de cette situation: «La vie telle qu'elle est faite aux hommes n'est supportable que par le mensonge. Ceux qui refusent le mensonge et préfèrent savoir que la vie est intolérable, sans pourtant se révolter contre le sort, finissent par recevoir du dehors, d'un lieu situé hors du temps, quelque chose qui permet d'accepter la vie telle qu'elle est.»

C'est pour cela qu'il faut le vide.

À CHACUN SON SAMEDI SAINT

Tout le Samedi saint est dans ce constat. Son escamotage illustre cette impossibilité et le mensonge qui s'ensuit.

Ce jour est le moment le plus aigu où l'on ne peut que recevoir du dehors si l'on ne veut pas recouvrir le vide atroce par des discours, des activités, des consolations diverses. Ou encore, si on ne veut pas rabaisser la joie pascale au simple contraire de la douleur de la Passion, au happy end (on rétorquera avec raison que les célébrations pascales demandent une préparation humaine, mais cela ne remplace pas le deuil fondamental).

Or, aucun langage humain ne peut rendre compte du Samedi saint. Aucun cri de la Passion ni aucune exultation de la Résurrection ne peuvent s'y faire entendre. Ce jour ne rend aucun écho. L'espace-temps est aboli, la crevasse a aspiré toute raison, toute imagination et tout sentiment. Marie-Madeleine, ivre de douleur, a perdu son axe fondamental et en est hébétée. C'est l'appel d'air vital de la Gloire, le creuset de la «profonde unité de la foi», selon le mot de saint Cyran (17e siècle).

Tout cela a l'air mystérieux à l'extrême. Mais il suffit de réfléchir à nos existences individuelles pour nous rendre compte que nous vivons tous le Triduum pascal à nos échelles réduites. Et ce, tous les jours. Tous les jours, au gré de nos déceptions, de nos joies, de nos dépressions, nous vivons des pertes, des passages à vide, des retrouvailles. Une mort et une renaissance aussi.

La Passion et la Résurrection de Jésus Christ ne constituent pas une histoire bien ficelée qui ne se serait passée qu'il y a 2000 ans et que nous aurions docilement ânonnée au cours des siècles suivants sous la vigilante férule d'un clergé jaloux de ses prérogatives. C'est tout autre chose: nous sommes nous-mêmes le théâtre privilégié, quoique en miniature, de cette dramaturgie.

Si le christianisme est une religion révélée, alors ce triduum est le révélateur de ce qui git dans les profondeurs infinies de l'homme. Le révélateur, mais aussi, je le disais précédemment en allusion à l'approfondissement de la foi de Marie, l'amplificateur ontologique. C'est en ce sens que le Dieu un qui souffre, meurt et ressuscite active le potentiel humain plus loin que les dieux multiples de l'Olympe.

Et c'est pour ça que le christianisme est, par excellence, la religion de l'homme.

Les mystiques peuvent vivre pleinement le Samedi saint. Pour notre part, nous pouvons essayer d'affronter nos propres moments de morts, là où la vie semble avoir reflué on ne sait où. On peut, certes, comme Baudelaire, vomir sourdement son spleen alors que les

«...longs corbillards, sans tambours ni musique, Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir, Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique, Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.»

Ou encore, plus près de nous avec Loco Locass, émettre un spasme:

«Sans aspiration j'peux plus respirer Aspiré par la spirale d'une houle à rappel j'me rappelle Qu'il faut que je coule encore plus profond Pour espérer remonter si j'ai de la veine Avec la veine de fond.»

ASSUMER LE VIDE EN SOI-MÊME

Mais le problème est qu'on macère dans le mou, dans une ultime tentative de trouver un filet de vie, aussi ténu soit-il.

Happé dans cette spirale affreusement tiède où le moi se convulse mornement sans disparaitre, où le râle veut encore râler, on entretient la dépression. Or, pour en sortir, si tant est que cela soit humainement possible, il faut la traverser, voir au-delà. Pour cela, il faut d'abord la laisser advenir et l'assumer, dans le silence. Puis attendre qu'elle nous livre le langage ineffable qui frémit derrière. Il faut être humble, se faire terre et se taire (humus, humanus et humilitas sont parents).

Il faut se faire obéissant jusqu'à la mort et descendre aux enfers, car la réponse git au fond même de sa question. Ou, pour parler comme saint Augustin, la question contient la conversion qui, à son tour, contient la confession.

Mais c'est un jeu très risqué, car habiter pleinement la dépression est extrêmement difficile, souvent impossible, voire funeste. La douleur psychique est telle que le moi se braque naturellement. S'il peut subir la mort, il ne peut quasiment pas s'y faire obéissant. Et l'on se gardera de juger quiconque préfère les paradis artificiels, parce que c'est la seule consolation qu'on lui a proposée ou qu'il peut accepter.

Étonnamment, le vitalisme esquisse une voie à suivre, et l'écrivain et philosophe espagnol Miguel de Unamuno a raison d'affirmer que «l'ennui fait le fond de la vie, c'est l'ennui qui a inventé les jeux, les distractions, les romans et l'amour».



C'est donc par l'absence de jeux, de distractions, de romans et même d'amour que l'on peut faire face à l'ennui, le débusquer, dans l'espoir que se révèle ce qu'il cache. On ne parle pas ici d'un ennui simplement ennuyant, mais d'une affectation autrement plus forte, que l'on retrouvait par exemple à l'âge classique, où elle désignait un tourment lié à une perte d'espérance. Un état assez proche sans doute de ce que les amis de Jésus Christ ont dû vivre après sa mort.

Quoi qu'il en soit, ce pèlerinage de souffrance requiert un vocabulaire et une pédagogie appropriés, faute de quoi on reste dans le connu et on passe à côté de la réalité qu'il cèle. Comme on passe fatalement à côté du Samedi saint.

Un vocabulaire du vide... Un des principes de la philosophie grecque antique veut que seul le semblable connaisse le semblable. Par exemple, c'est l'œil qui saisit le tableau, c'est la raison qui appréhende les vérités mathématiques, c'est une faculté supérieure qui contemple les idées éternelles. Mais comment dire l'étreinte de l'Amour et du mal dans un seul homme, puis l'engloutissement de la Vie dans les enfers?

Seul un fils de Dieu peut le faire. Et seule une fille de Dieu peut le comprendre et lui donner pleine résonance. Mais pour nous, marqués par le péché de la cassure ontologique et par l'imperfection, par quel langage pourronsnous réintégrer les enfers dans la Gloire?

Comment nommer le trait d'union entre la Crucifixion et la Résurrection, c'est-à-dire le *symbole* qui est la matière même de l'unité profonde de la foi?

LE PARADOXE

Il y a deux moyens à notre disposition: la prière et le paradoxe (en langage paulinien, scandale et folie).

Pour le premier, on laissera la parole aux mystiques, beaucoup plus éloquents.

Quant au second, l'étymologie grecque nous en apprend le sens premier: *para* (à côté, près de, issu de, contre, contraire à) et *doxa* (opinion). On se situe à côté de, ou contre, l'opinion tout en partant d'elle. On dévie d'une trajectoire prévisible; la surprise scandaleuse crée la rupture d'où surgit la réponse, la Parole. C'est du reste ainsi qu'en parle le même Unamuno quand il dit que «le paradoxe est le moyen le plus tranchant et le plus efficace de transmettre la vérité aux endormis».

Si le Verbe s'incarne dans une Vierge, nous devons alors devenir vierges de langage, ce qui est la fonction du Samedi saint, pour que le Logos s'incarne à nouveau.

Cette purification est un va-et-vient permanent entre le connu et l'inconnu, un retour constant à la case départ d'un jeu de l'oie qui s'approfondit à mesure que l'on trébuche et que l'on revient en arrière.

C'est ainsi qu'au terme du processus nous pourrons espérer dire, avec le poète T. S. Eliot: «Nous ne cesserons jamais d'explorer, et la fin de notre quête arrivera là où nous avons commencé et nous connaîtrons le lieu pour la première fois.».

Par la vertu du passage à vide, tout sera récapitulé et transfiguré. Ce sera le matin de Pâques, le premier, le plus étincelant, le plus plein, le plus pur. ■

Jean-Philippe Trottier est diplômé de la Sorbonne en philosophie ainsi que de l'Université McGill et du Conservatoire de Montréal en musique. Auteur de trois essais, dont *La profondeur divine de l'existence* (préfacé par Charles Taylor) est le plus récent, il est aussi animateur et chef d'antenne à Radio VM.



Illustration: Marie-Hélène Bochud

Étienne-Lazare Gérôme etienne-lazare.gerome@le-verbe.com



Louis-André Richard est docteur en philosophie, professeur au cégep de Sainte-Foy et chargé de cours à l'Université Laval. Dans le cadre de ce dossier, Le Verbe se devait de l'interroger sur son plus récent ouvrage, La cigogne de Minerve. Philosophie, culture palliative et société (PUL, 2018), dans lequel il aborde rigoureusement la question de l'euthanasie.

Votre essai concerne une question de société actuelle et ancrée dans le présent. Votre argumentation repose cependant sur une rétrospective philosophique du rapport à la mort qui remonte à l'Antiquité. En quoi cette rétrospective était-elle nécessaire pour comprendre l'enjeu actuel qu'est l'euthanasie?

Ma principale préoccupation était d'éviter l'écueil du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. Ce roman m'étonne encore aujourd'hui; je suis surpris du fait que, bien qu'il ait été écrit en 1931, il offre une perspective dont on voit aujourd'hui la réalisation. Une des idées fortes de cette dystopie est de gommer toute référence au passé afin d'accoucher d'une société nouvelle se suffisant à elle-même et prétendant assumer la garantie d'une vie meilleure. La comparaison avec notre société est saisissante.

Quand on observe l'état de nos repères culturels actuels, on constate un rejet, ou pour le moins une ignorance flagrante, à l'égard des grandes idées qui nous ont précédés et qui nous ont pourtant permis de vivre dans le monde qui est le nôtre.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la légalisation de l'euthanasie. Cette légalisation se fonde sur une sorte de «pathocentrisme», où la peur de mourir et de souffrir l'emporte sur l'examen de la raison.

Sur ces questions [entourant la mort], nous sommes prisonniers de la crainte du malheur immédiat et nous témoignons d'une incapacité à poser le problème sur un plan politique et éthique plus large. Or, pour poser correctement un problème, il convient toujours de retourner dans le passé afin de retrouver les ancrages qui ont fondé notre société, dont un des premiers est l'interdit de donner la mort. Il est périlleux d'occulter notre rapport au «Tu ne tueras point».

Selon vous, le rapport à l'interdit de l'homicide n'est, depuis l'Antiquité, qu'une évolution ayant mené, grâce à l'affirmation de l'autonomie du sujet et à la neutralité (a)morale de la Loi, à la légalisation de l'euthanasie. L'euthanasie sied donc parfaitement dans notre époque et est en parfaite adéquation avec son temps. Dès lors, comment argumenter une critique de l'euthanasie qui ne soit pas condamnée à l'anachronisme?

L'espace permettant une réflexion sur l'interdit de l'homicide, donc sur l'euthanasie, est extrêmement restreint. Deux raisons expliquent cela.

Tout d'abord, cette réflexion est d'ordre philosophique et éthique, donc par définition ardue et peu accessible. Ensuite, le caractère restreint de cet espace de réflexion tient aussi au climat actuel dans lequel le débat sur l'euthanasie s'inscrit. Les termes de ce dernier font qu'il est impossible de penser l'euthanasie hors de la *doxa* individualiste souscrivant à l'idée de l'autonomie de l'individu. Ces termes verrouillent le débat, l'appauvrissent, et ne le centrent plus que sur les modalités pratiques de l'euthanasie. Le questionnement de fond quant à la légitimité politique est considéré comme obsolète ou inutile. On est donc dans une posture pragmatique par rapport à l'euthanasie. Cela le confine à un espace étroit au sein duquel il est peu possible de débattre. Sortir de cet espace pour interroger la légitimité de l'euthanasie elle-même est désormais presque impossible.

L'argument favorable à l'euthanasie est fondé sur une conception du progrès faisant loi. L'euthanasie, sous le vocable racoleur d'« aide médicale à mourir », devient le signe tangible que nous serions inscrits dans une démarche progressiste, résolument tournée vers l'avenir. Dans cette logique, s'inspirer du passé pour réfléchir au présent est facilement perçu comme une démarche anachronique.

Comment redonner sa place à l'examen critique dans un tel contexte? Je dirais qu'il faudra attendre la fin de la phase «euphorique» entourant la légalisation de l'euthanasie. Il faudra attendre d'être rattrapés par le réel, comme on dit.

Dans La cigogne de Minerve, je propose tout de même de mener une réflexion sur les dommages collatéraux affectant les relations au sein même des milieux de soins et au cœur des familles. Je suggère d'axer les choses sur la nature et la qualité des liens humains à l'heure de mourir, sur leur gratuité et leur gravité. C'est à cette enseigne, aux heures de la dernière heure, que nous trouvons les raisons des meilleures conditions du vécu à la fin de la vie, dans le respect optimal de ceux qui partent comme de ceux qui restent.

Quand on se penche sur ces conditions à l'essentiel du bien humain, quand on profite de l'expérience de l'accompagnement bienveillant exercé jusqu'à l'aboutissement d'une mort naturelle, on découvre les bienfaits d'écarter les pratiques euthanasiques.

Votre réflexion sur l'évolution du mot «dignité» (comme dans «mourir dans la dignité») n'est pas sans rappeler l'inversion du sens des mots si chère à Orwell; elle vous permet par ailleurs d'introduire la distinction que vous faites entre «mort paisible» (l'euthanasie – où l'individu choisit quand il souhaite mourir) et «mort en

Peut-on parler d'un choix lorsqu'un patient en fin de vie devra choisir entre des soins palliatifs défaillants et l'euthanasie?

paix» (naturelle – qui est humainement et humblement assumée avec tous les questionnements profonds et spirituels qu'elle implique). Mais peut-il y avoir une « mort en paix » au sein de sociétés sécularisées?

L'enjeu me semble moins la question de la sécularisation des sociétés occidentales que l'évolution de notre regard sur la mort. On se concentre dorénavant plus sur le confort physique en fin de vie, c'est-à-dire l'absence de douleur, sur ce que je désigne dans mon livre sous le vocable de « mort paisible ». C'est un bien et un bénéfice sans conteste des progrès de la médecine moderne, mais il me semble constater parallèlement à cet acquis formidable l'apparition d'une problématique nouvelle.

Comme vous le soulignez dans votre question, je fais la distinction dans mon livre entre «la mort en paix» et «la mort paisible». Je constate l'apparition d'un paradoxe nouveau: la «mort paisible» est de plus en plus réclamée, alors que la médecine n'a jamais été aussi au point en ce qui concerne les traitements qui permettent de contrôler la douleur en fin de vie.

Par ailleurs, une chose m'étonne: si l'aspiration à une mort sans douleur est légitime, limiter la mort au seul contrôle de la douleur physique me semble réducteur. La «mort paisible» ressemble donc à une tentative d'évacuer la composante psychologique, difficile, sérieuse, tragique du dernier acte de notre vie.

Notre sortie de l'existence ne se fait jamais sans heurts. La mort fait partie de la vie, et faire face à cela implique de reconnaitre et d'assumer la part de mystère qui y est contenu.

Vous faites du développement des soins palliatifs un rempart contre l'euthanasie. Les soins palliatifs coutent cependant plus cher que l'euthanasie, alors que nos gouvernements ont les yeux rivés sur les dépenses publiques. Comment s'assurer que l'euthanasie ne deviendra pas la norme, puisqu'elle coute moins cher? Comment s'assurer du maintien de soins palliatifs de qualité afin que les patients en fin de vie aient réellement le choix entre la «mort paisible» et «la mort en paix», et ne soient pas poussés à accepter l'euthanasie?

Il faut rappeler qu'au Québec, l'euthanasie a été érigée en droit. Conséquemment, il faut impérativement en garantir l'accès. Dans le contexte actuel des finances publiques, cela se fait nécessairement au détriment du financement des soins palliatifs.

On peut alors légitimement s'interroger: peut-on parler d'un choix lorsqu'un patient en fin de vie devra choisir entre des soins palliatifs défaillants et l'euthanasie? Et vers quelle option tenteront de le pousser les professionnels de la santé, qui souhaiteront faire des économies et maitriser leurs dépenses?

Dans ce contexte, les lieux où se pratique la médecine palliative deviendront des lieux de résistance politique.

Vous prêchez dans votre essai en faveur de «l'allonomie», soit une tentative de concilier le respect des droits individuels et les devoirs que les humains ont les uns envers les autres. Pour y arriver, vous invitez la philosophie à réinvestir le médical. Quelle place doit tenir la philosophie dans la formation professionnelle du corps médical?

La place que doit tenir la philosophie dans la formation professionnelle du corps médical est fondamentale. Mais le cursus médical est tourné vers l'efficacité, l'efficience. Or, accorder plus de place à la philosophie nécessite de libérer du temps. Le peu de place octroyée à la philosophie entraine un appauvrissement de la qualité du sens éthique comme du raffinement du sens critique. Dans l'obligation de développer rapidement les compétences reliées à l'exercice des pratiques, il devient impossible d'interroger le fond des choses. Le débat est clos. Il ne reste qu'à s'enquérir des modalités de l'application de la loi concernant l'euthanasie, sur son opérationnalisation.

Dans La cigogne..., j'en suis venu à parler d'allonomie (étymologiquement, «la loi de l'autre», où l'autre en tant que sujet responsable est au centre de l'action). Il s'agit de comprendre qu'il y a des responsabilités qui sont rattachées à l'autonomie du patient, même tout à fait à la fin de sa vie. Si un mourant a droit à toute l'attention de ceux qui l'entourent et du corps médical, sa condition ne lui donne pas une caution sans réserve quant à ses choix. Même mourant, un individu a des devoirs envers autrui, et tout ne peut se réduire à une affaire de respect intégral de l'autonomie individuelle. L'allonomie refuse une primauté du droit dégrevée des devoirs.

C'est trop lapidairement exprimé ici, mais il faut soumettre à l'examen critique toutes ces questions du devoir du mourant.

Les unités de soins palliatifs sont des lieux où la mort est omniprésente et où se révèle une prise de conscience de la précarité de la vie; il en résulte l'émergence d'un environnement propice aux questionnements profonds, à la solidarité, à l'accompagnement et à l'empathie. Il semblerait donc que la proximité de la mort révèle les

Si l'aspiration à une mort sans douleur est légitime, limiter la mort au seul contrôle de la douleur physique me semble réducteur.

sentiments humains les plus beaux. N'est-ce pas en témoignant du caractère profondément beau des sentiments humains à l'approche de la «mort en paix» que nous pourrons lutter contre la tentation de l'euthanasie?

Oui, les unités de soins palliatifs sont des lieux où la décrépitude qui accompagne la mort exalte, par contraste, la beauté des sentiments humains et où l'on est témoin de ce que la personne a de plus beau, tant chez les patients que chez les soignants. Qui plus est, cela dépasse le niveau des personnes elles-mêmes, c'est l'ensemble qui s'offre en contemplation. Mais les personnes en faveur de l'euthanasie jouent aussi la carte de la beauté de la fin de vie. Les journaux publient à grand renfort de témoignages des plaidoyers vibrants exaltant les expériences formidables vécues par celles et ceux ayant fait choix de l'euthanasie.

Or, s'agit-il de la même chose?

Pour ma part, je trouve étrange tout cet étalage de mises en scène orchestrées et relayées dans les médias. Loin de moi l'idée de mettre en doute la sincérité des sentiments des gens, mais il y a peut-être une sorte de simulacre masquant le caractère factice de la mort programmée. C'est un peu comme si, en exprimant le ravissement provoqué par la vue de la tour Eiffel à Las Vegas, on voulait se convaincre que l'originale à Paris n'en vaut pas la peine!

Comment faire lorsque l'on est opposé à l'euthanasie et que l'on se retrouve avec un proche qui décide d'y faire appel? Comment rester fidèle à ses convictions tout en faisant preuve d'empathie et de tolérance? Un tel équilibre est-il possible?

Il n'y a pas de réponse singulière à cette question difficile.

Du point de vue de la philosophie politique, je maintiens qu'il y a plus de désavantages que d'avantages à la légalisation de l'euthanasie. Quoi qu'on en dise, l'être humain est le seul animal qui doive composer avec la conscience de sa mortalité. Ça fait partie des actes humains que de faire face au tragique de la mort jusqu'à la fin ultime et naturelle de la vie.

Il ne faut cependant jamais se présenter comme un donneur de leçon. Il faut par ailleurs toujours distinguer, dans les choix éthiques, la réflexion théorique de la décision *hic et nunc*. Il faut donc séparer le temps de la réflexion sur l'euthanasie, qui est en amont, de la décision singulière que chacun doit prendre au moment où il se trouve devant un proche qui fait le choix de l'euthanasie.

Lorsque nous devons prendre une telle décision singulière, nous ne sommes plus dans le temps de la réflexion,

il est passé; nous sommes dans le temps de l'action, et là, c'est la conscience éclairée de chacun qui prend le relai devant la détresse d'un proche.

Sur ce dernier point, je ne sais pas comment je réagirais si un proche choisissait l'euthanasie, et mal avisé serait celui qui prétendrait savoir à l'avance comment il réagirait. Peut-être s'agirait-il alors de rappeler ici l'impératif chrétien du non-jugement?

Étienne-Lazare Gérôme collabore au *Verbe* depuis 2017. Adepte d'un ton franc, direct et souvent tranché, il manie une plume aiguisée et singulière, mais fait toujours montre de justesse, de compassion et d'empathie.

Louis-André Richard est membre du Comité d'éthique institutionnelle et d'éthique sur la recherche de la Maison de soins palliatifs Michel-Sarrazin. Il est intervenu en 2011 lors de la Consultation générale sur la question de mourir dans la dignité, et en 2013 lors des Consultations particulières sur le projet de loi nº 52, Loi concernant la fin de vie. Il a par la suite été invité par le gouvernement du Québec à participer aux préconsultations parlementaires à l'élaboration de cette même loi. Il vient de publier son nouvel essai La cigogne de Minerve. Philosophie, culture palliative et société (PUL, 2018, 452 pages).

Pour aller plus loin:

Louis-André Richard et Michel L'Heureux, *Plaidoyer pour une mort digne. Les raisons de nos choix et les choix de soins appropriés en fin de vie*, 2011, Québec, Presses de l'Université Laval (PUL), 82 pages. Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, 1972 (1932), Folio/Gallimard, Paris, 438 pages.



Jacques Gauthier jacques.gauthier@le-verbe.com

APPRENDRE À MOURIR

La prière intérieure, chemin d'humilité

«Le sentiment universel de piété a donné la prière, et celle-ci produit de la religion», écrivait le poète Novalis. Littéralement, prier est un acte de religion par lequel on s'adresse à Dieu. Ainsi, quand un évènement se fait menaçant ou que la mort frappe à la porte, la personne a souvent le réflexe d'implorer un être supérieur qui peut la secourir.

Mais prier, c'est aussi se mettre en présence de Dieu en se recueillant, en méditant sa parole, en le rencontrant tout au long de la journée par des actes intérieurs de foi, d'espérance et d'amour. Prier ainsi dans le silence nous apprend à mourir. Car ce n'est pas une mince affaire que de durer dans la prière, d'être attentif au mystère de Dieu, de lui offrir notre patience devant son silence, de nous abandonner à sa miséricorde en nous laissant transformer par son Esprit d'amour.

MOURIR À SOI-MÊME

La prière intérieure est plus qu'un appel au secours ou un refuge en cas de détresse, c'est le lieu du rendez-vous avec soi-même et avec Dieu.

Au début de la vie de prière, notre sensibilité et notre intelligence sont comblées par les consolations divines et par les idées que nous avons sur Dieu. Puis, il nous conduit patiemment au désert pour nous révéler qu'il est au-delà de tout ce qui est sensible et intelligible. Il nous invite à la prière profonde de l'oraison, qui est un sevrage de notre sensibilité, nous donnant à le connaître comme il veut être connu.

En pratiquant l'oraison silencieuse, nous naissons en Dieu, nous laissons advenir à la conscience une prière inconsciente qui se trouve déjà au fond de notre être. Cette attention au mystère de Dieu implique une certaine mort à nous-mêmes, puisque nous lui confions humblement les rênes de notre vie. Ce n'est jamais agréable de subir cette mort, de perdre le contrôle de la prière. Ne nous étonnons pas qu'il y ait si peu de chrétiens qui s'adonnent à cette prière profonde du cœur. Nous renonçons à notre ancienne manière de vivre et de prier pour accéder à la vie nouvelle de l'Esprit, où nous contemplons l'amour gratuit de Dieu.

«Prier, c'est percevoir notre réalité la plus profonde, ce point précis de notre être où, inconsciemment, insensiblement, sans jamais l'avoir vu, nous aboutissons à Dieu, nous nous écoulons en Dieu, nous touchons Dieu; ou plutôt: où, à chaque instant, tandis qu'il ne cesse de nous créer, nous sommes touchés par lui» (André Louf, *Au gré de sa grâce*, Artège, p. 204-205).

Dans cette rencontre d'amour, nous avons à nous tenir en présence de Dieu, sans fuir la sècheresse et le vide des nuits de la foi, à attendre jour après jour «les visites du Verbe», comme disait saint Bernard. L'important est de vouloir être là, de demeurer assis devant Dieu, même si nous ne ressentons rien, même si les distractions et l'ennui nous assaillent, même si nous avons le sentiment de perdre notre temps, de ne plus savoir comment prier. «Ce sentiment d'inutilité, de contreperformance, de pesanteur stérile atteste que l'on est là non pour autre chose, mais pour être là, gratuitement, par amour» (Fabrice Hadjadj, *Réussir sa mort*).

C'est dans cette radicale impuissance, cette pauvreté en esprit, cette impasse d'une mort spirituelle, que la vraie prière commence, celle que l'on ne se donne pas, celle que l'on accueille comme un don de l'Esprit, le maitre intérieur de la prière. «L'Esprit Saint vient au secours de notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut. L'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inexprimables» (Rm 8,26).

PROLONGER LA PRIÈRE DE JÉSUS

Jésus se retirait souvent dans les endroits déserts pour prier, se rassasiant de la présence du Père et de l'Esprit, puisant à cette «source jaillissant en vie éternelle» (Jn 4,14). Parfois, il allait dans la montagne, «et il passa toute la nuit à prier Dieu» (Lc 6,12).

Le Christ meurt sur la croix en priant son Père, lui criant sa douleur et son amour: «Alors, Jésus poussa un grand cri: "Père, entre tes mains je remets mon esprit." Et après avoir dit cela, il expira» (Lc 23,46). Il rend son dernier soupir, et aussi l'esprit à ses disciples: «Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit» (Jn 19,30).

Ce cri de confiance de Jésus, qui est sa dernière prière, féconde toutes nos prières.

Quand nous prions, nous rejoignons et prolongeons la prière de Jésus; nous participons à sa mort et à sa résurrection. En priant par lui, avec lui et en lui, nous sommes dans notre élément, comme un poisson dans l'eau, un sarment sur la vigne. «Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15,5). Prier, c'est nous relier au Christ qui nous rend toujours plus vivants. Et quand le soir tombe sur le corps épuisé par la fatigue, nous pouvons redire la prière des pèlerins: «Reste avec nous.» L'inconnu d'Emmaüs partage alors sa paix, présence invisible dans le calme de la nuit où tout peut renaitre.

Prier en silence nous prépare à mourir dans la confiance au Christ. Nous livrer à l'oraison avec tout notre être nous aide à remettre notre esprit entre les mains du Père, comme Jésus à la croix.

Prier pour être là, gratuitement et simplement, en sa présence, à l'heure de la mort, et lui rendre le souffle en disant avec reconnaissance: «Merci, Père, de m'avoir créé pour l'éternité.» Croire qu'à la minute où je lui rendrai le dernier souffle, je tomberai en lui comme on «tombe en amour», et mon dernier son sera le nom de Jésus, fruit mûr de ma prière.

«Le chrétien qui progresse dans la vie d'oraison sait qu'il lui suffit de mettre la main sur son cœur pour entendre battre le cœur du Dieu d'infinie majesté. Le chrétien qui progresse dans la vie d'oraison est certain que, l'heure venue, sa mort sera comme une prière plus fervente, une extase qui, s'arrachant à la nuit de la terre, l'introduira au Royaume de lumière» (Henri Caffarel, *La prière, rencontre avec Dieu*, p. 78). ■

Jacques Gauthier a récemment publié La prière chrétienne. Guide pratique (Presses de la Renaissance); Saint Jean de la Croix (Presses de la Renaissance); Saint Bernard de Clairvaux (Presses de la Renaissance); Henri Caffarel, maitre d'oraison (Cerf-Novalis); Les saints, ces fous admirables (Novalis-Béatitudes); Georgette Faniel, le don total (Novalis); La petite voie de Thérèse de Lisieux (Artège-Novalis). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue: jacquesgauthier.com.



Donner tout à Dieu

Témoignage d'une jeune mère endeuillée

Je suis veuve. Mon époux, Marc-André, est décédé le 17 mai dernier d'un tragique accident de travail. Il avait 35 ans. Rien. Absolument rien, ce matin-là, ne laissait présager la perte brutale qui allait bouleverser ma vie, celle de mon fils et de ma bellefamille, ainsi que celle de tous ceux qui ont connu mon mari.

n une fraction de seconde, devant les policiers, puis à l'hôpital en voyant le corps inanimé de celui que j'avais aimé et chéri durant trois ans, mon monde s'écroulait en un tas de morceaux épars.

Puis, pendant plus de cinq mois, tout est devenu insipide.

Il me restait toutefois à affronter la mort de l'homme à qui j'avais uni ma vie dans le mariage un an plus tôt et que j'aimais tendrement. La douleur a été terrible, sans nom; il est presque impossible de trouver les mots justes pour décrire une telle douleur physique et morale.

J'entrais alors dans une succession de deuils qui échappaient à toute emprise. Je ne pleurais pas simplement sur le meilleur ami, l'époux et le père, mais également sur notre vie à deux, notre vie de famille, les projets entamés et rêvés ensemble, ainsi que sur tout l'avenir qu'avait inauguré notre mariage. Les frustrations, la tristesse, l'anxiété et la peur m'ont étreint le cœur chaque instant après le décès de Marc-André.

Les souvenirs faisaient surface à tout moment de la journée. Pendant plusieurs semaines, c'était un véritable calvaire de revoir en pensées le visage tant aimé, mais de ne le retrouver nulle part au retour à la maison. Rapidement, mes soirées seule sont devenues ma hantise.

Je pensais aussi à mon fils, au fait qu'il n'aura connu son père que quelques mois, et que celui-ci ne verra pas grandir le fils qu'il avait tellement désiré. Mon mari l'aimait tellement. C'est ce qui m'a le plus déchiré le cœur. Il est cruel de voir mourir un amoureux dans les débuts d'une relation pleine de promesses, mais perdre le père de son enfant l'est davantage encore.

Bref, je ne voyais pas d'issue à ce cauchemar totalement irréel! Comment survivre à une perte aussi monstrueuse? Difficile d'imaginer un rappel plus dramatique de la fragilité de la vie.

Je ne cacherai pas que, durant plusieurs semaines, j'ai douté de Dieu. J'ai même voulu en finir avec cette vie – impitoyable – qui m'a écrasé le cœur en ce 17 mai 2018.

Ce doute, cette colère m'ont accompagnée pendant les six premiers mois de mon veuvage. Je vivais une incompréhension telle que je n'arrivais à peu près plus à fonctionner normalement. Plus aucune pensée dirigée vers le futur n'effleurait mon cerveau. Je ne voulais que me concentrer sur le présent, ce présent qui était déjà terne et difficile à vivre, car mon fils avait besoin de moi. Peu importe mon état émotionnel et physique, je suis sa mère. Pour lui, je devais reprendre le dessus, à mon rythme.

C'est dans ce temps de noirceur que je me suis mise à demander de l'aide.

Un soir que je m'étais remise à prier malgré ma colère et mon dégout, une aide m'est venue par l'entremise d'une lecture: celle de la vie de sainte Jeanne de Chantal et particulièrement du deuil qui l'a frappée à l'âge de 28 ans. Elle avait perdu son mari, comme moi. Elle était veuve avec ses quatre enfants, dont deux en bas âge. Elle les a élevés, puis elle a donné tout le reste de sa vie à Dieu. On lui doit d'ailleurs, avec le concours de saint François de Sales, la fondation de l'Ordre de la Visitation de Sainte-Marie.

Le deuil est une chose très pénible à apprivoiser. Ce que je comprenais au fil des semaines, c'est que je devais me laisser traverser par toute la gamme des émotions (même la colère), parfois même au cours d'une même journée.

Un passage de sainte Jeanne de Chantal m'a beaucoup apporté: «J'ai dit et dirai toujours de tout mon cœur, moyennant la grâce divine, en tous les évènements de douleur et d'affliction qu'il plaira à Dieu m'envoyer: Que son saint nom soit béni! C'est une chose si incertaine et ordinaire que la mort des hommes, que cela ne nous doit point étonner; ce sont des fruits de cette misérable vie, que Dieu permet nous arriver, afin que, nous y dépouillant de tout ce qui nous peut être de plus cher, nous n'y voulions ni cherchions que son bon plaisir, dans l'espérance qu'il nous donnera un jour la très sainte et désirable éternité» (Lettre à monsieur Jaquator, sur la mort de M. Toulougeon et de madame de Chantal, Annecy, 7 novembre 1633).

Sainte Jeanne nous le rappelle, il ne faut désirer que l'éternité.

La mort est un fruit inhérent à la vie ici-bas; cruelle, incompréhensible, car nos âmes sont créées pour l'immortalité. Peu importe notre état de vie, nous devons fixer notre regard sur Dieu seul et ne désirer que lui.

Dans le deuil, que nous soyons bien entourés ou au contraire très seuls, le seul vrai Consolateur, c'est Jésus Christ. C'est de lui que viendront toutes les grâces qui nous permettront d'avancer sur le chemin de ce long et douloureux processus.

Quand la mort nous arrache un être cher, cela nous détruit, et il faut laisser Dieu nous reconstruire. Cette reconstruction passera par des temps de solitude dans la prière, mais également dans des moments partagés avec nos proches. À petits pas mesurés, nous verrons se recoller des morceaux de notre cœur que nous pensions perdus à jamais.

Et puis, comme disait souvent mon mari: «Donnons tout à Dieu, ça ira mieux.» ■

Mon âme

Mon âme, mon âme
Qu'advient-il de mon âme?
«Sauvez mon âme»
Peut-elle être sauvée?
Peut-elle être préservée?
Quand mon corps n'est que meurtrissure
Quand ce corps au bord du gouffre décline peu à peu
Quand ce dernier ressent l'intensité du feu qui dévore
Qui consume jusqu'à la dernière parcelle de chair
Jusqu'au bout des ongles
Jusqu'à la moelle

Qu'advient-il de l'âme? Quand le corps souffre tant, souffre trop! Souffrance de l'âme? Résignée à souffrir aussi? Vouée à rendre l'âme?

Y a-t-il une bouée? Afin qu'elle ne fasse pas naufrage, elle aussi! En qui? en quoi? s'appuyer pour se reposer Pour souffler un peu Pour vivre en paix?

Guérit mon âme!

18 février 2019

Eli

Vie, chaque jour, sur corde raide Vie fragile malgré tant d'aide L'équilibre, à cette vie, toujours arraché Quelques sursauts, parfois, en ce monde tentés

> Combat de tous les jours Lion dans l'antre, rencontré au détour Ou plutôt l'ombre du vautour Guettant l'agneau blessé, sans recours

> > Après un temps Rien de moins prévisible Que finitude obligatoire Culbute au tournant qui attend Mort annoncée paisible? Rien d'illusoire

L'oisillon bien entouré dans son nid Quitte dignement ce monde parfois perdu Retour à l'essentiel sans déni Fidélité en esprit reconnu...

15 mai 2012



LA DEMEURE ÉTERNELLE

«En réalité, la mort fait partie de la vie, pas seulement à la fin, mais, si l'on fait bien attention, à chaque instant de la vie. Mais malgré toutes les distractions, la perte d'un être cher nous fait redécouvrir le "problème", en nous faisant sentir la mort comme une présence radicalement hostile et contraire à notre vocation naturelle à la vie et au bonheur.

«Jésus a révolutionné le sens de la mort. Il l'a fait à travers son enseignement, mais surtout en affrontant lui-même la mort. "En mourant, il a détruit la mort", répète la liturgie du temps pascal. "Le Christ a tué la mort qui tuait l'homme, grâce à l'Esprit qui ne pouvait mourir", écrit un Père de l'Église (Méliton de Sardes, Sur la Pâque, 66). Le Fils de Dieu a ainsi voulu partager jusqu'au bout notre condition humaine, pour l'ouvrir à nouveau à l'espérance. En dernière analyse, il est né pour pouvoir mourir, et ainsi nous libérer de l'esclavage de la mort. La lettre aux Hébreux dit: "Il fallait que, [...] au bénéfice de tout homme, il goutât la mort" (Hé 2,9). Depuis lors, la mort n'est plus la même: elle a été privée, pour ainsi dire, de son "poison". L'amour de Dieu, agissant en Jésus, a en effet donné un sens nouveau à toute l'existence de l'homme, et a ainsi également transformé sa mort.

«Si en Jésus Christ la vie humaine signifie "passer de ce monde vers le Père" (Jn 13,1), l'heure de la mort est le moment où cela se réalise de manière concrète et définitive. Celui qui s'engage à vivre comme Lui est délivré de la peur de la mort, qui ne se présente plus avec la grâce sarcastique d'une ennemie, mais, comme écrit saint François dans le *Cantique des créatures*, avec le visage ami d'une "sœur", pour laquelle on peut même bénir le Seigneur: "Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la Mort corporelle."

«La foi nous rappelle qu'il ne faut pas avoir peur de la mort corporelle, car, que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. Et avec saint Paul, nous savons que, libérés de notre corps, nous appartenons au Christ, dont le corps ressuscité, que nous recevons dans l'eucharistie, est notre demeure éternelle et indestructible.»

Benoît XVI, Angélus, place Saint-Pierre,
 5 novembre 2006.





Vous voulez en connaître davantage concernant nos services et plus particulièrement nos forfaits ?

Communiquez avec un de nos conseillers au 514 255-6444 | RSFA.CA



LE REPOS SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE COLUMBARIUMS - MAUSOLÉES - CRÉMATORIUM - CIMETIÈRE 6893, RUE SHERBROOKE EST, MONTRÉAL QC HIN 1C7







Conjuguez LE VERBE à la 2^e personne

En janvier dernier, nous vous lancions un défi: doubler le nombre de nos abonnés en 2019 pour rejoindre encore plus de gens. Il s'agit donc pour chacun d'entre vous de trouver un nouvel abonné... ou deux! Concrètement? Nous voulons nous adjoindre 1600 nouveaux abonnés d'ici la fin de l'année.

Notre objectif: **1600**



Grâce à vos efforts, nous avons **309 nouveaux abonnés**. Merci! Il en reste **1291 à trouver**. Il ne faut pas lâcher.

Nos gagnants de cette étape:

Marraine: MARIELLE PATENAUDE, Montréal, QC Nouvelle abonnée: GINETTE TURCOTTE, Longueuil, QC Ils remportent chacun deux livres sélectionnés par notre équipe de rédaction.

Ma participation

Mon nom	Nº de téléphone
Signature (obligatoire)	Date
et j'abonne GRATUITEMENT	
Nom de l'abonné	Société (s'il y a lieu)
Adresse	Code postal
	Date de naissance (JJ/MM/AAAA)///
Retourner dictiau 10 juin a <i>Le Verbe</i> , 1073 bo	ul. René-Lévesque Ouest, Québec (QC) G1S 4R5



Pierre Leclerc pierre.leclerc@le-verbe.com

POUR UNE ÉGLISE EN SORTIE Le récent texte d' « Les derniers enfa

Le récent texte d'opinion rédigé par Alex La Salle, intitulé « Les derniers enfants du concile de Trente », représente un exercice de réflexion pertinent qu'il faut saluer (revue *Le Verbe*, automne 2018). C'est un regard lucide sur la question de la première annonce au monde, extramuros, de la Bonne Nouvelle du Royaume (kérygme) et sur la vraie remise en question de certaines pratiques pastorales actuelles.

Ce texte de mon collègue débouche sur un vibrant appel au dialogue, auquel je désire collaborer, afin de trouver des pistes de rénovation et d'actualisation de la mission évangélisatrice de l'Église dans un Québec fortement sécularisé.

KÉRYGME ET DOCTRINE SOCIALE

Dans son exhortation apostolique La joie de l'Évangile, le pape François nous rappelle déjà que, «si la dimension sociale de l'évangélisation n'est pas dument explicitée, on court toujours le risque de défigurer la signification authentique et intégrale de la mission évangélisatrice» (nº 176), et que «le kérygme possède un contenu inévitablement social: au cœur même de l'Évangile, il y a la vie communautaire et l'engagement avec les autres. Le contenu de la première annonce a une répercussion morale immédiate dont le centre est la charité» (nº 177).

Depuis le concile Vatican II, la réflexion de l'Église du Québec a maintes fois porté sur la dimension sociale de l'évangélisation. Nombre de documents épiscopaux et de chrétiens engagés socialement y ont déjà fait largement référence, et à répétition. Le problème majeur réside plutôt dans une (absence de) réelle appropriation de cette dimension par une vaste majorité de chrétiens et chrétiennes pour que l'annonce de l'Évangile «hors les murs» soit signifiante et invitante.

UNE ÉGLISE INCARNÉE

Je reprends ici quelques constats, questions et critiques exprimés par des participants au *Forum québécois théologie et solidarités*, tenu il y a quelques années¹.

D'un côté, le constat que l'intense sécularisation de notre société, doublée du ressentiment ou de la perplexité des générations antérieures, a entravé la transmission de la foi. D'un autre côté, une Église frileusement repliée sur les dévotions d'autrefois et tenant un discours objectivant, sans prise sur ce que les fidèles vivent.

L'incarnation de l'Église du Québec dans la vie du peuple demeure toujours un grave problème. Sans une réelle incarnation, comment peutelle contribuer à soutenir l'espérance de ceux vers qui elle est envoyée? Comment peut-elle annoncer Jésus Christ et un Dieu qui s'intéresse à la vie des gens? Sans cette incarnation, quelles sont l'utilité et la pertinence de l'Église pour la société québécoise?

Nous vivons dans une Église qui met de l'avant une conception trop individualiste et privatisante de la foi, de l'Église, de sa mission, résultat de l'influence écrasante du néolibéralisme économique ambiant et de l'enfermement dans la bulle médiatique virtuelle, au détriment d'une approche communautaire et d'expression publique. Plusieurs baptisés ne voient pas ou plus que leur foi a un lien avec l'engagement social. L'accent mis sur des changements d'attitudes et de comportements individuels (la conversion) ignore la promotion et l'impératif d'un agir collectif.

MIEUX COMPRENDRE LA FOI

Pour développer des pratiques ecclésiales incarnées et transformatrices des réalités sociales, économiques,

culturelles et politiques du Québec, nous sommes appelés à développer une meilleure compréhension de la foi chrétienne et à surmonter dans l'Église la méconnaissance du projet de Dieu pour le peuple, tout en fournissant une expérience relationnelle véritable avec Dieu dans la vie séculière. Cela passe, entre autres, par la valorisation du riche enseignement social de l'Église, qui fait figure de parent pauvre par rapport à l'enseignement intraecclésial (liturgie, catéchèse, prière, etc.), quoique nécessaire.

La dimension sociale de la foi ne doit pas être un simple casier dans l'Église. Elle doit être présente et se développer dans toutes les autres activités pastorales.

En 1972, la Commission d'étude sur les laïcs et l'Église du Québec (Commission Dumont) avait déjà observé l'ampleur et l'urgence d'un problème d'incarnation:

«Le besoin *majeur* de la communauté chrétienne pourrait se formuler comme suit: elle doit se doter à tout prix d'instruments et de moyens de regroupements capables de favoriser efficacement une présence incarnée du christianisme au cœur des activités courantes de la vie quotidienne, au cœur de la vie familiale, professionnelle, scientifique, économique, culturelle, sociale, politique, etc.»

Un outil précieux pour nous aider à effectuer le nouveau virage missionnaire dans sa dimension sociale a été produit en 2017 par le conseil Église et société de l'Assemblée des évêques catholiques du Ouébec.

Ce document, intitulé Une Église en sortie: La dimension sociale de l'évangélisation aujourd'hui, porte sur deux volets – la formation et le partenariat – et contient plusieurs recommandations pastorales utiles.

La formation et le partenariat sont appelés à se développer d'abord avec les organismes internes à l'Église catholique (ou œcuméniques), au niveau diocésain, avec les responsables de la liturgie, de la pastorale familiale, de la formation à la vie chrétienne et du catéchuménat, et les services ou mouvements en mission auprès des jeunes et des 18-30 ans.

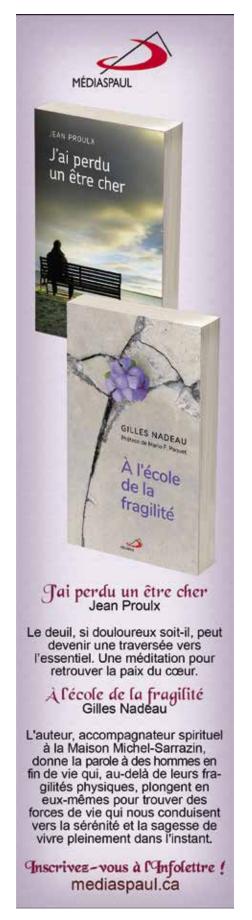
Cela devra être déployé de **façon continue**, en tant que moteur de **transformation de toutes les personnes baptisées**, tant sur le plan spirituel que sur celui de leur insertion dans les structures sociales, notamment dans les organismes et les institutions du milieu.

Assisterons-nous à la «fin d'un système» et à la «transition» nécessairement lente vers un ailleurs encore indéterminé? Une certaine forme d'Église se meurt. Une autre se construira, sans que ses traces soient toujours perceptibles. ■

Note

1. Intervention de Jean-Paul Saint-Amand lors du Forum. Pour une analyse complète, voir L'utopie de la solidarité au Québec : contribution de la mouvance sociale chrétienne, Éditions Paulines, 2011.

Ex-président du Comité des programmes d'éducation au Conseil national de l'organisme Développement et Paix, **Pierre Leclerc** a aussi effectué un stage pour étudier le projet Économie de Communion du mouvement des Focolari, dans quatre pays d'Europe. Il donne les enseignements du *Parcours Zachée, la doctrine sociale de l'Église dans la vie quotidienne* au diocèse de Saint-Jérôme.







FAISAIT-IL SI NOIR AU QUÉBEC?

Rectitude historique et guérison de la mémoire

Nous sommes habitués d'entendre parler du politiquement correct, mais qu'en est-il de «l'historiquement correct»? Ce concept, mis au point par le journaliste de l'histoire et écrivain français Jean Sévillia, désigne une certaine lecture de l'histoire qui s'est progressivement imposée en Occident et qui sert de justificatif pour le politiquement correct. À la pensée unique correspond le passé unique, écrit notre auteur: « Des personnages, des sociétés et des périodes entières sont ainsi diabolisés. Toutefois, ils ne forment qu'un leurre. Ce ne sont pas eux qui sont visés: par procuration, c'est nous » (Sévillia, p. 12). Appuyé sur la pensée de Sévillia, Martin Lagacé s'interroge sur notre manière de lire notre histoire collective au Québec.

Père Martin Lagacé redaction@le-verbe.com

elon Sévillia, la manière historiquement correcte de regarder le passé a sa racine dans la période dite des Lumières, le 18^e siècle, où l'on verra triompher en France les idées des philosophes comme Voltaire et Jean-Jacques Rousseau et dont l'aboutissement politique sera la Révolution française.

Afin de faire progresser dans l'opinion leurs idéaux, ces philosophes devaient lutter contre l'emprise qu'exerçait sur les esprits l'Église catholique. Pour ce faire, ils puiseront dans l'arsenal polémique que les protestants avaient mis au point, notamment pendant les guerres de religion. On cherchait alors à discréditer l'Église catholique en construisant le mythe d'un Moyen Âge obscurantiste et en mettant en avant une vision caricaturale des croisades et de l'Inquisition.

RUPTURE ET RACCOURCIS

La Révolution française allait précipiter les choses par la rupture radicale qu'elle provoquerait avec le monde hérité du Moyen Âge et par le profond clivage qu'elle déclencherait dans la famille des peuples européens. Désormais, on devra se positionner pour ou contre la nouvelle vision du monde qu'impose cette révolution, suscitant une radicalisation des positions politiques, philosophiques et historiques avec tout ce que cela comporte de réductionnisme et de raccourcis intellectuels.

Sur ces premières couches de sédimentation de l'historiquement correct s'en ajoutera une autre, plus proche de nous, celle du marxisme et de la gauche radicale des années 1960. Marx avait dépeint l'histoire comme un récit de l'oppression des masses laborieuses par le Grand Capital et la religion comme l'opium du peuple. Toute une génération d'intellectuels sera fascinée par le matérialisme dialectique et le concept de luttes des classes: la Révolution prolétarienne produirait un homme nouveau dans un monde nouveau.

Mais à la suite des grandes désillusions à l'égard du communisme soviétique et de la chute du mur de Berlin, le marxisme dévalué laisse la place à une nouvelle idéologie, que M. Sévillia appelle le «droit de l'hommisme»: c'est la grande révolution de l'individualisme postmoderne; l'homme devient son propre créateur, il se fabrique luimême, surtout sur le plan des valeurs; il ne se considère plus comme héritier du passé ou d'une tradition.

Cet homme n'a plus de dette envers la société, mais c'est plutôt elle qui en a une à son égard, celle entre autres, nous le verrons plus loin, du passé collectif coupable. C'est «la fin de l'histoire» au sens où l'on s'affaire à déconstruire tous les récits nationaux, les mythes fondateurs; on déboulonne les grandes figures historiques au profit d'une lecture du passé qui se résume à l'oppression des minorités par les majorités.

Curieusement, le libéralisme économique, qui procède politiquement de la droite, va agir comme un catalyseur pour cet individualisme de gauche en donnant les moyens financiers, matériels et technologiques à ce sujet social qui évolue dans un monde aux frontières abolies.

Avec l'accumulation de ces couches idéologiques, on voit se constituer

l'historiquement correct qui s'est progressivement imposé à nous et que Jean Sévillia, nous allons le voir, met en lumière avec une implacable lucidité.

Anachronisme, manichéisme et omission: le système roule sur ces trois moyeux que nous allons maintenant examiner dans ce qu'il conviendrait d'appeler la mécanique de l'historiquement correct.

UN MOYEN ÂGE POSTMODERNE?

Le premier essieu de ce mécanisme est l'anachronisme: il consiste à projeter sur le passé les catégories morales et sociologiques du présent.

Par exemple, on fait une lecture postmoderne du Moyen Âge, oubliant qu'y subsistaient des sociétés fondamentalement communautaires et sacrales où l'individu était subordonné à la communauté et où Dieu était le centre du monde.

On apprend, grâce à notre auteur, que l'Inquisition, qui fonctionnait selon un protocole juridique très rigoureux, bénéficiait en fait d'une certaine popularité. Quoi? Les gens du Moyen Âge se complaisaient-ils dans la torture et les buchers? (Car c'est bien cette image que nous avons, bien ancrée dans nos esprits.)

Ce tribunal a introduit le jury dans les pratiques de l'époque afin que les accusés échappent à l'arbitraire d'un juge unique. L'Inquisition, donc, était perçue comme une arme de défense sociale. Pourquoi? Parce que la religion catholique était dans la chrétienté de l'époque un ciment



social et moral; il faut pouvoir s'imaginer qu'elle jouait le rôle que jouent aujourd'hui les droits de l'homme ou la démocratie. Toute atteinte à ces fondements est perçue comme une menace à notre civilisation et c'est juste. Il en était de même à l'époque, mais dans un autre registre: les hérétiques étaient alors ce que sont aujourd'hui pour nous les terroristes.

Serge Gagnon, historien québécois, nous en donne, sur le plan local, une belle illustration:

«De nos jours, nous comprenons mal cette intolérance des générations qui nous ont précédés, sensibles comme nous le sommes aux droits de la personne. Or, c'est à ce prix qu'elles croyaient pouvoir maintenir la paix sociale et l'ordre moral, c'est-à-dire la cohésion du groupe [...]. Nous plaidons, nous, pour le respect des différences, le droit des minorités. Les sociétés prémodernes croyaient que seule l'unanimité autour de certaines valeurs pouvait garantir l'harmonie au sein de la communauté. [...] Ce serait juger, condamner l'ancienne culture que de vouloir la décoder à l'aide des grilles qu'on utilise aujourd'hui pour faire le point sur nos sociétés pluralistes.»

Même son de cloche chez les sociologues Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy:

«On a tout dit de l'empire de l'Église sur les consciences de nos ancêtres, notamment à propos de leurs comportements sexuels et du contrôle de la famille. Encore là, bien des jugements contemporains sont anachroniques et parfois odieux – dès lors qu'ils appliquent aux conditions d'autrefois des critères d'aujourd'hui dont ils ne mettent pas en doute le caractère absolu [...].

«Dans les groupes à forte densité communautaire, relativement isolés, où tous se connaissent, où l'interdépendance des familles est souvent la condition première d'une prospérité précaire, tout comportement déviant remet en cause l'ordre social luimême. Le clergé, mis en position-cadre, défend cet ordre. Avoir de nombreux enfants dans un contexte où le groupe familial est l'unité productrice des biens à consommer n'est pas reçu comme une contrainte, mais comme une richesse garantissant la prospérité à venir, un gage de développement [...].

«Le curé qui prêche la famille ne diffuse qu'une morale de sens commun. Celle-ci suppose, pour la conservation de l'équilibre social, que l'individu soit au service de la communauté et non l'inverse.»

LES BONS, ET LES MÉCHANTS

C'est le deuxième moyeu de l'historiquement correct: le manichéisme, qui consiste en une lecture binaire, en noir et blanc, et désigne d'emblée, dans le drame de l'histoire, les bons et les méchants. Mais les hommes du passé, remarque notre auteur, n'étaient pas différents de nous: imparfaits et animés par des passions, ils vivaient des situations complexes que nous ne pouvons pas appréhender du haut de notre 21e siècle sans une étude patiente et approfondie de leur époque.

Au Québec, nous vivons depuis 50 ans de cette lecture manichéenne, avec la dichotomie Grande noirceur / Révolution tranquille: c'est l'idéologie de la *tabula rasa* et de la création *ex nihilo*, nous dit le regretté sociologue Jacques Grand'Maison, comme si le Québec était né dans les années 1960.

Une étude du professeur Jacques Rouillard parue en 1998 montre qu'à la veille de la Révolution tranquille, le Québec n'a rien d'une société sous-développée: les deux tiers de la main-d'œuvre travaillent dans le secteur secondaire ou tertiaire; la proportion des travailleurs œuvrant

dans le secteur industriel est comparable à celle observée aux États-Unis ou en Europe; le taux d'urbanisation est supérieur à celui de l'Ontario, et le Québec se situe au deuxième rang quant au revenu par habitant, après les États-Unis (en excluant le reste du Canada).

MÉMOIRE SÉLECTIVE

Le troisième moyeu pourrait s'appeler le mensonge par omission: on ne montre qu'une partie de la réalité et on omet d'autres aspects pourtant déterminants.

Jean Sévillia donne l'exemple éclairant de la colonisation: on n'en a retenu que l'aspect de l'exploitation du conquis par le conquérant, ce qui est indéniable, mais on oublie, en tout cas pour la France, l'aspect du développement économique, social et culturel qu'elle a apporté. Au moment où éclate la guerre d'Algérie, par exemple, les écoles d'État et les écoles religieuses sont remplies d'Algériens qui formeront l'élite du pays: la colonisation n'est pas seulement du colonialisme.

On pourrait en dire long ici à propos du bilan que l'on a fait de l'action de l'Église au Québec pendant la période précédant la Révolution tranquille. Seuls les abus et les dérives du clergé semblent avoir été retenus, oubliant que, si nous sommes encore ici, que nous existons comme un peuple francophone avec les valeurs qui nous animent, c'est en grande partie grâce aux labeurs de nos évêques, curés, religieux et religieuses.

Claude Gravel, ancien journaliste à *La Presse*, auteur du livre *La vie dans les communautés religieuses – l'âge de la ferveur 1840-1860*, écrit ceci:

«En 1960, les communautés religieuses avaient couvert le Québec d'hôpitaux modernes qu'elles administraient avec compétence, des centaines de collèges et de pensionnats qu'elles cèderaient à la société civile. Ces communautés avaient aussi formé les premières générations de Québécois et de Québécoises qui allaient investir nos ministères, nos maisons d'enseignement, nos institutions culturelles, et créer les premières grandes entreprises du "Québec inc.".»

LE MYTHE DU PROGRÈS

Jean Sévillia va plus loin dans son démontage de la mécanique de l'historiquement correct; après avoir mis en lumière les trois moyeux, il nous en montre maintenant trois ressorts: les présupposés philosophiques.

Il postule que l'histoire va forcément de l'avant et que, par conséquent, ce qui a précédé est nécessairement moins bon que ce qui adviendra. Ce mythe engendre un réflexe de rupture: si l'avenir est forcément meilleur, il faut donc à tout prix se délester du passé et s'envoler vers les demains de l'Utopie. Dans un article récent, un journaliste se réjouissait de l'abolition de la censure sur le cinéma, datant de l'époque de Duplessis: «Quel chemin parcouru!» jubilait-il.

Nous qui sommes aux prises avec le déluge pornographique et ses innombrables méfaits, ne sommes-nous pas passés d'un paternalisme étatique à un esclavage médiatique? Quel chemin parcouru, oui, mais dans quelle direction? Car si nos sociétés ont beaucoup évolué, nous sommes en droit de nous demander dans quelle mesure elles ont vraiment progressé. On voit là toute l'arrogance de ces jugements historiques où, comme disait saint Augustin, nous nous montrons d'autant plus forts pour critiquer que nous sommes faibles à nous examiner.

Certes, il y a bien des choses du passé dont nous sommes heureux d'être délivrés, comme l'esclavage ou les criantes inégalités entre hommes et femmes, mais l'évidence montre que l'histoire humaine ne progresse pas tant par rupture que par tradition et lente évolution: la science et la culture en sont des exemples patents.

Voici ce que disait de manière prophétique, en 1937, le chanoine Lionel Groulx:

«Non, un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source, la sève d'un arbre de son terroir. Nulle génération n'a puissance de se commencer absolument à soi-même. Il peut arriver et il arrive qu'une génération oublie son histoire ou y tourne le dos; elle le fait alors sous la poussée d'une histoire qui a trahi l'Histoire.»

NÉS COUPABLES... OU VICTIMES

Le second ressort philosophique – ou plus précisément psychologique – de l'historiquement correct, c'est la mauvaise conscience ou la culpabilisation, qui sont aussi des corolaires du mythe du progrès.

En gros, l'Occident (en particulier l'homme blanc de culture chrétienne) serait coupable d'oppression ethnique, religieuse et sexuelle, et il devra montrer sa grandeur d'âme en se battant perpétuellement la coulpe. De plus, constate Sévillia, cette culpabilité est héréditaire: l'homme blanc du 21^e siècle nait coupable des crimes des hommes blancs d'autres siècles, comme l'homme de couleur naitra victime au même titre que ses ancêtres.

Nous en avons eu un exemple caricatural récemment, lorsque la nouvelle mairesse de Montréal déclarait en ouverture de son conseil municipal: «Nous sommes sur un territoire iroquois non concédé.» Aucun historien sérieux aujourd'hui au Québec ne soutiendrait l'idée que Montréal fut un territoire iroquois. Si Jacques

Cartier a rencontré les autochtones à Hochelaga, en 1535, un siècle plus tard, au moment où les premiers Français s'établissent à Montréal et à Québec, les Amérindiens, pour une raison inconnue, ont déserté la vallée du Saint-Laurent.

Mais c'est l'attitude culpabilisante qui est affligeante et surtout stérile: nous n'allons quand même pas plier bagage pour retourner en Europe!

LE PERPÉTUEL PROCÈS DE L'ÉGLISE

Finalement, le troisième ressort de l'historiquement correct se présente comme une constante mise en cause du christianisme, et du catholicisme en particulier: l'Église est en perpétuel procès.

Comment ne pas penser, à cet égard, encore une fois, à la situation québécoise? Voici ce qu'écrit Louis O'Neil, ancien ministre de la Culture et professeur émérite de l'Université Laval:

«Dans l'encadrement de mon existence, l'Église catholique a occupé et occupe toujours une place importante. Or, cette institution qui m'est chère fait l'objet depuis quelques décennies d'un interminable procès [...]. Au lendemain du traité de Paris, l'Église catholique se serait mise au service du conquérant afin de sauvegarder ses privilèges et poursuivre ainsi l'asservissement du peuple québécois. Logés dans de luxueux presbytères, les curés de paroisse se seraient livrés à une vaste entreprise de domination des consciences et d'aliénation des responsabilités personnelles. Les clercs et les religieux auraient retardé le développement du Québec et son accession à la modernité [...]. L'intention à priori est claire: conclure sans droit de réplique à la culpabilité historique de l'Église.»

LÉGENDE NOIRE -LÉGENDE DORÉE?

Jean Sévillia nous met en garde contre un autre piège dans lequel nous pourrions tomber en dénonçant l'historiquement correct, celui de passer d'une lecture «légende noire» à une lecture «légende dorée».

La critique historique dont s'inspire l'historiquement correct n'est pas dénuée de fondements, elle est simplement partiale et idéologiquement instrumentalisée. Il ne faudrait pas inverser la méthode en utilisant l'anachronisme, le manichéisme et l'omission pour justifier des thèses à contrario: le Moyen Âge aurait été un âge d'or, la colonisation une réussite éclatante et le rôle de l'Église du Québec un parcours sans fautes.

Il n'est donc pas interdit de poser des jugements historiques.

De fait, personne ne voudrait aujourd'hui du retour de l'Inquisition, de la colonisation ou de l'autoritarisme de l'Église, mais ces jugements se feront avec l'indulgence qu'apporte une vision plus objective possible du passé. Ce seront des jugements qui n'auront pas l'effet de nous positionner en donneurs de leçons, comme si nous étions d'une autre essence que les hommes et les femmes qui nous ont précédés.

POUR UNE GUÉRISON DE LA MÉMOIRE

Mais il nous faut aller encore plus loin et dépasser la polémique des relectures historiques pour envisager ce que j'appelle la «guérison de la mémoire»: c'est-à-dire la possibilité pour un peuple de se réconcilier avec ses origines prochaines et lointaines.

Prenons comme comparaison un enfant qui aurait rompu avec ses

parents parce qu'il aurait été trop blessé; cette rupture peut le soulager pour une période, mais avec le temps, cela reste comme une question qui n'est pas réglée.

Pourquoi est-ce si important de nous réconcilier avec notre histoire, comme cet enfant avec ses parents?

C'est que cette histoire est notre histoire; nous n'en avons qu'une, et il n'y en aura pas d'autre; la rejeter, c'est nous rejeter nous-mêmes, nous en couper, c'est nous couper de nous-mêmes. Certes, nous ne voulons pas répéter le passé, surtout s'il nous a blessés, mais nous ne pouvons pas non plus en faire l'économie.

Au fond, la guérison de la mémoire est une affaire d'amour et de vérité; un amour qui ne se cache pas la vérité, mais une vérité qui conduit à une reconnexion avec nos racines.

Pour reprendre une métaphore classique, nous sommes, nous les modernes, comme des nains sur les épaules de géants, les anciens; c'est en s'appuyant sur eux que nous pouvons voir plus loin qu'eux.

N'est-ce pas en accueillant leur legs – en évitant toutefois leurs erreurs – que nous pourrons bâtir un meilleur avenir? ■

Pour aller plus loin:

Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 202 pages.

Lionel Groulx, *Directives*, Montréal, Éditions du Zodiaque, 1937, 270 pages.

Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, Le catholicisme québécois, Québec, Éditions de l'IQRC, 2000.

Louis O'Neil. *Les trains qui passent*, propos et souvenirs d'un citoyen libre, Montréal, Fides, 2003, 246 pages.

Jacques Rouillard, *Revue d'études canadiennes*, hiver 1998.

Jean Sévillia, *Historiquement correct. Pour en finir avec le passé unique*, Paris, Éditions Perrin, 2003, 455 pages.

NOUVEAUX LIVRES DE JACQUES GAUTHIER



La petite voie avec Thérèse de Lisieux, Artège-Novalis, 2019, 128 pages, 7,95\$

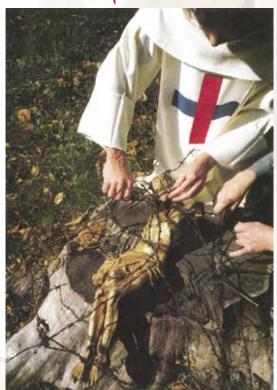
Jacques Gauthier présente l'itinéraire spirituel de Thérèse de Lisieux. Il applique sa petite voie de confiance et d'amour dans la vie concrète de chaque jour.



Comment devenir saint? Novalis, 2019, 32 pages, 4,95\$

Avec simplicité et profondeur, l'auteur donne de précieux conseils pour progresser dans la vocation à la sainteté à laquelle nous sommes conviés. Un petit guide essentiel.

« Gloire à toi, Trinité! Aux captifs, liberté!»



Trinitaires, passionnés de liberté! Pour toi qui cherches ton chemin!

Regarde la photo!

Contemple-la et laisse-toi interpeller par elle!

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté! Une belle mission toujours actuelle!

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire:

«Viens et suis-moi!»

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.ss.t, Tél.: 450 461-0900

Fr. Michel Goupil, o.ss.t,

Tél.: 514 439-2244

courriel: vocationtrinitaire@gmail.com www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires 1481, rang des Vingt Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6 Étienne-Lazare Gérôme etienne-lazare.gerome@le-verbe.com

LA TRADITION FIGURATIVE

chez Giovanni Gasparro

Giovanni Gasparro est un peintre italien né à Bari en 1983. Élève du peintre Giuseppe Modica, il sort diplômé de l'Académie des beaux-arts de Rome en 2007. Sa première exposition individuelle se tient à Paris en 2009; ses œuvres sont exposées depuis au sein d'importantes collections publiques et privées en Europe et en Amérique du Nord ainsi que dans plusieurs églises et basiliques en Italie, en Suisse et à Malte.

En 2011, l'archidiocèse de L'Aquila lui passe commande de dix-neuf œuvres dans le cadre de la reconstruction de la basilique San Giuseppe Artigiano (13° siècle), partiellement détruite lors du terrible tremblement de terre de 2009. Cette commande constitue le plus grand cycle de peinture sacrée jamais produit ces dernières années. En 2013, Gasparro s'inspire de l'encyclique *Casti connubii* (1930) pour réaliser une œuvre critique de l'avortement et remporte le concours d'art bioéthique organisé par la Chaire en bioéthique et droits de l'homme de l'UNESCO. *Le Verbe* a interviewé cet artiste insolite dont l'œuvre s'inscrit en porte-à-faux avec les courants artistiques actuels.





'art contemporain et l'art conceptuel ne cessent de nous dire que la peinture est morte, et nos sociétés sécularisées ont fait de l'art chrétien quelque chose de dépassé. Vous êtes pourtant un artiste qui a fait le choix de la peinture et celui de poursuivre la tradition de l'art chrétien. Comment définissez-vous votre travail au regard de l'actuelle Zeitgeist (esprit du temps)?

Ma peinture se situe à l'antithèse de la pensée dominante du système artistique contemporain, tout d'abord en tant que peintre à l'ère de l'aversion pour la peinture, ensuite en tant que peintre figuratif et d'art sacré; je ne peux donc que me heurter violemment à la *Zeitgeist* actuelle.

L'art contemporain a exclu la figure et est devenu aussi aniconique que dans les traditions islamique, juive et protestante, niant la figure en tant qu'expression humaine ou, pire, en tant qu'expression divine. Ma peinture s'inscrit donc dans le sillage de la tradition figurative occidentale, s'affranchissant de l'approbation mondaine du système artistique contemporain.

Est-ce que l'art chrétien aujourd'hui a la même fonction qu'autrefois? La fonction de l'art chrétien, surtout après le concile de Trente, était de réaffirmer le rôle des images dans la transmission de la foi. Est-ce toujours le cas aujourd'hui, ou la fonction de l'art chrétien a-t-elle changé?

La fonction de l'art sacré est catéchétique, en ce sens où l'art sert à catéchiser les fidèles et à faire connaitre visuellement les dogmes et les récits des saints et de Jésus; c'est ce qui a été fait dans le passé et c'est ce qui devrait de nouveau être fait aujourd'hui.

Or, nous vivons aujourd'hui une période de décadence artistique.

Ce constat est le point de départ d'une réflexion qui nous invite à remonter le temps sur plusieurs siècles pour la comprendre. En effet, la décadence des arts suit parfaitement l'évolution néfaste d'une certaine pensée philosophique et de l'hérésie.

D'un point de vue artistique, le concile de Trente - comme vous l'avez souligné -, les traités de saint Charles Borromée et du cardinal Paleotti ont cherché à condamner les signes de la Renaissance et du néopaganisme maniériste. Il s'agissait de lutter contre les déviations artistiques propres à la Réforme. Il n'en demeure pas moins que l'évolution de la pensée anglaise janséniste et puritaine, du maconnisme libéral et des Lumières s'est abattue sur les penseurs modernes et contemporains comme Kant, Hegel, Freud, Nietzsche, Marx et Heidegger. Cela a eu des répercussions inévitables sur l'art.

Ensuite, la transformation de l'art d'un objet magnifique (beaux-arts) et visible (au sens aristotélico-thomiste) en concept, son passage de la Raison à l'action, est manifestement luciférienne. Méphistophélès s'est manifesté à Faust, dans le poème éponyme de Goethe, quand il a décidé de traduire les paroles initiales de l'Évangile de saint Jean par la phrase: «Au commencement, c'était l'acte», au lieu de: «Au commencement était le Verbe.»

Enfin, la pensée artistique contemporaine est évidemment la conséquence de la pensée gnostique et des théories anthroposophiques de Rudolf Steiner et de la **théosophie** de Helena Blavatsky. En peinture, Kandinsky et Mondrian étaient des théosophes. Cubisme, futurisme, dadaïsme et surréalisme partagent également l'intention de détruire le culte du passé et d'exalter le mythe du progrès, du chaos anarchique, de l'irréel et de l'improvisation.

Dans le contexte des arts sacrés contemporains, le concept de

THÉOSOPHIE

Doctrine philosophique aux forts accents ésotériques et gnostiques reposant sur la contemplation de l'univers et sur l'illumination intérieure.

beauté a été vidé de sa transcendance et de sa valeur ontologique, le ramenant à un sentimentalisme esthétique vide

Pensez à la chapelle de la Sainte-Marie du Rosaire à Vence, conçue par Henri Matisse, ou aux églises de Renzo Piano, de Fuksas, de Mario Botta, de Leo Zogmayer, de Rafael Moneo ou de Franck Hammoutène. Quand on apprend que les différentes conférences épiscopales, les offices diocésains ou le Conseil pontifical pour la culture commandent et promeuvent ces projets, l'amertume mène à l'abattement. En fin de compte, l'avertissement de saint Pie X contre le modernisme est toujours d'actualité.

La crise de l'art est le résultat de la crise d'une société sans Dieu, et la crise de l'art sacré est la conséquence d'une Église qui nie Dieu.

Votre style est riche, mais difficile à saisir; il semble naviguer entre réalisme et surréalisme, alors que les visages des personnages que vous peignez montrent des émotions qui rappellent un certain lyrisme romantique. Comment est-ce que le réalisme, le surréalisme et le lyrisme romantique peuvent aider l'art chrétien à remplir ses fonctions aujourd'hui?

La référence principale de tout art chrétien actuel doit rester l'adhésion aux saintes Écritures et à la Vérité révélée. Comme l'Église l'enseigne dans les traités posttridentins (de saint Charles Borromée à Federico Borromeo en passant par le cardinal Paleotti), l'approche préférentielle doit consister en un réalisme compris dans sa définition aristotélico-thomiste.

La manifestation du divin dans l'art suppose également une nature visionnaire qui aille plus loin que la simple réalité triviale. Mais il ne s'agira pas dans ce cas-ci de surréalisme à proprement parler, mais plutôt d'un réalisme visionnaire, comme dans la peinture du Greco ou du Tintoret.

Le romantisme ensuite, et la théâtralité qu'il implique, est directement lié au style baroque issu du **concile de Trente**. Toutes ces composantes sont toujours efficaces dans la transmission de la foi; c'est pourquoi je fais toujours appel à elles dans ma peinture.

L'iconographie chrétienne répond à des codes précis qui demeurent inchangés depuis des siècles. Vous semblez pourtant prendre certaines libertés par rapport à ces codes en essayant de les réinventer. L'invention de nouveaux codes dans l'iconographie chrétienne est-elle votre façon de vous assurer la persévérance de l'art chrétien dans notre époque postmoderne et sécularisée?

Il convient avant tout de voir de quelle iconographie chrétienne l'on parle.

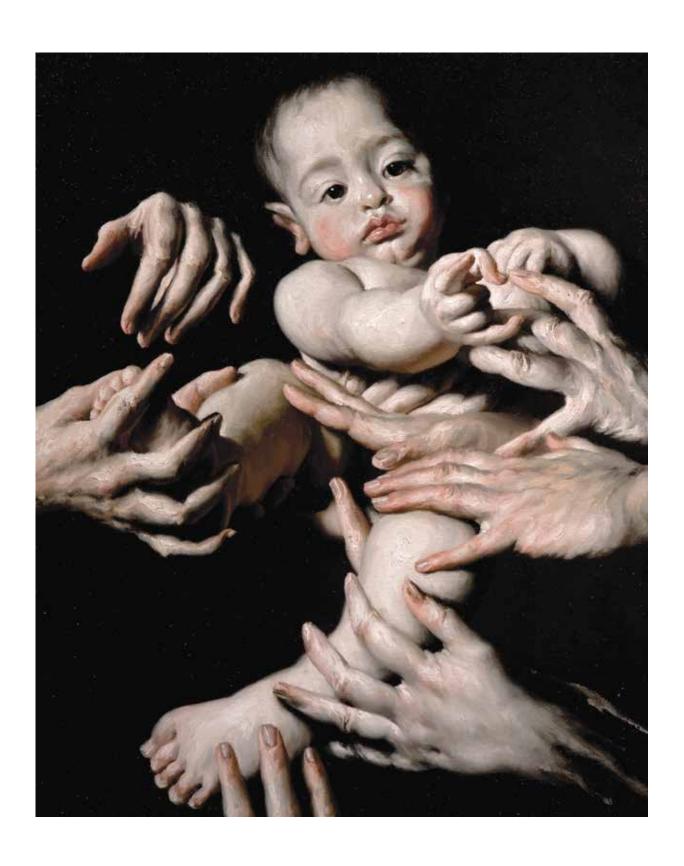
Contrairement aux traditions iconographiques byzantines, la grandeur du catholicisme est de ne pas avoir imposé aux artistes de règles iconographiques et stylistiques strictes et rigides. Cela a permis l'émergence d'un art chrétien catholique riche et multiforme. Si les Orientaux appliquent certaines règles codifiées permettant d'agir dans un contexte technico-pictural en astreignant la création iconographique à des canons immuables et sacrés, le catholicisme a permis l'évolution des styles en laissant libre cours à l'inspiration des artistes. C'est dans cette perspective que la coexistence de Simone Martini, Michel-Ange, Le Bernin et Giacomo Serpotta



CONCILE DE TRENTE

Convoqué par le pape Paul III en 1542 afin de répondre aux reproches de Martin Luther, ce 42° concile œcuménique a inauguré la Contre-Réforme de l'Église catholique.

Par opposition à l'iconoclasme protestant, le concile de Trente a réaffirmé au contraire le rôle des images dans la transmission de la foi, donnant naissance à l'art baroque.



a été possible et légitime. Encore aujourd'hui, les vérités catholiques peuvent être représentées avec la même attitude, mais sous différentes formes.

Vous semblez avoir une obsession avec les mains et vous y accordez beaucoup d'importance; certains des personnages dans vos peintures ont même plusieurs mains. Ce qui surprend le spectateur, c'est à quel point elles sont détaillées, bien travaillées, finement exécutées. Pourquoi les mains? Quel est l'objectif de peindre des mains et pourquoi sont-elles si importantes?

Dans mes peintures, qu'elles représentent des sujets religieux ou profanes, les mains se répètent et sont omniprésentes; elles font référence aux anciennes iconographies sacrées du 15e siècle. Il suffit de voir les arma Christi des régions florentine ou flamande, la Pietà de Lorenzo Monaco de 1404 et celle de Maitre de la Vierge Strauss, toutes deux conservées à la Galleria dell'Accademia de Florence, le panneau central du triptyque de Domenico Michelino conservé au musée des beaux-arts de Chambéry, ou encore le Christ moqué entre saint Dominique et la Sainte Vierge en méditation dans la cellule numéro 7 du couvent de San Marco à Florence pour s'en rendre compte.

Beaucoup ont vu dans mon travail des similitudes avec le futurisme et le cubisme. Ces deux mouvements ont mis l'accent sur des visions artistiques multiformes et fragmentées, en particulier avec le concept de mécanique en mouvement séquentiel qui n'est pas sans rappeler la répétition des mains dans nombre de mes peintures. Mais ces références aux visions esthétiques de l'avant-garde futuriste et cubiste ne correspondent pas à l'objectif idéal de mon travail et traduisent une mécompréhension de ma démarche artistique. En effet, cette avant-garde se caractérisait aussi par son aspect révolutionnaire, opposé à la tradition et à l'Académie. Mon travail, au contraire, est lié à la tradition; il est donc contrerévolutionnaire.

Pour qu'un artiste vive de son art, il faut qu'il réussisse à vendre son travail. Qui achète de l'art chrétien aujourd'hui? Quel est le marché de l'art chrétien?

Dans mon cas, les commandes de mes clients concernent le plus souvent de l'art sacré, probablement parce qu'ils ont senti qu'il s'agit de mon canal d'expression préféré. Paradoxalement, ce sont surtout des laïcs, issus de tous les milieux et de toutes les régions du monde (avec quand même une prédominance de l'Europe et de l'Amérique du Nord) qui me commandent des œuvres d'art sacré pour leurs maisons, souvent pour des raisons de dévotion.

Les commandes de la Commission ecclésiastique, quant à elle, existent, mais sont minoritaires. Il faut par ailleurs distinguer les acteurs ecclésiastiques «traditionnels» et «progressistes». Les premiers me commandent souvent des retables pour d'importantes églises et basiliques. Les seconds n'aiment pas mon travail et ne le commandent pas; ils préfèrent l'art abstrait et aniconique, sans

images reconnaissables des saints, de la Sainte Vierge, du Christ ou de Dieu; mais leur approche découle d'une méconnaissance, ou d'une mauvaise compréhension du rapport du catholicisme à l'iconoclasme.

Par ailleurs, c'est le mystère même de l'incarnation de Dieu dans un corps humain qui légitime tout l'art sacré, le Saint Suaire et le voile de Véronique étant le paradigme de cette légitimité.

Étienne-Lazare Gérôme collabore au Verbe depuis 2017. Adepte d'un ton franc, direct et souvent tranché, il manie une plume aiguisée et singulière, mais fait toujours montre de justesse, de compassion et d'empathie.

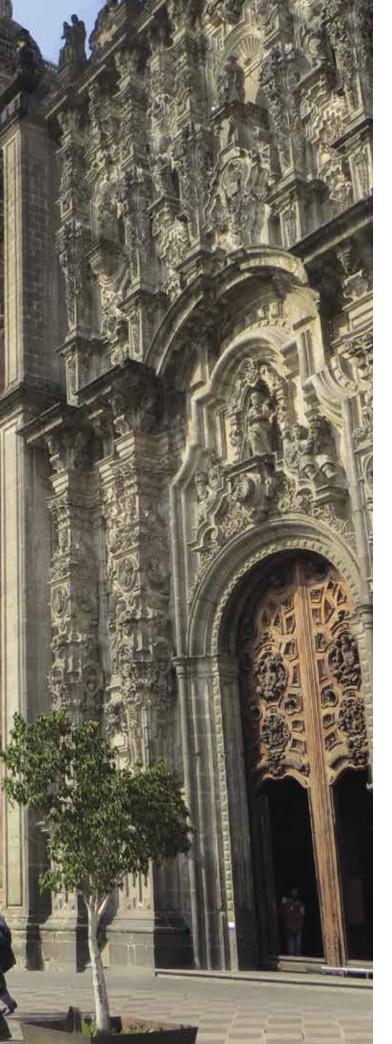
NDLR: Cette entrevue a été menée en anglais et en italien et traduite, avec l'accord de l'artiste, par l'auteur. Celui-ci tient d'ailleurs à remercier Giovanni Gasparro pour sa disponibilité et pour l'autorisation de publication de ses œuvres.

ICONOCLASME

«La dérive iconoclaste du christianisme a pu être enrayée lors du deuxième concile de Nicée, en 787, en dépassant l'interdit des images, qui est en fait un interdit de représentation corporelle de Dieu, contenu dans l'Ancien Testament; il est rappelé que ce ne sont pas les images en elles-mêmes qui sont des objets de dévotion, mais qu'elles ne sont qu'une aide pour diriger la prière, évitant ainsi l'accusation d'idolâtrie.»

- Giovanni Gasparro





ifficile de brider son imagination en parcourant les rues du *centro histórico* à Mexico. La population alentour autant que les vieilles pierres et les dédales de la ville nous parlent et nous instruisent sur les profondes croyances d'une nation sans égale.

Et pour plonger dans l'histoire du catholicisme au Mexique, on doit faire un saut au début du 16^e siècle avec la conquête des Amériques.

CAP SUR LA NOUVELLE-ESPAGNE

Quelques années seulement après la découverte de Christophe Colomb en 1492, les Espagnols commencent à édifier la Nouvelle-Espagne. Après avoir fondé l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Haïti et République dominicaine) et installé des hommes à La Havane (Cuba), la Couronne espagnole envoie le conquistador Hernán Cortés prendre possession des terres plus à l'ouest.

Le 10 février 1519, Cortés débarque sur la côte du Mexique depuis Cuba avec 10 navires, 400 soldats, 16 chevaux et une poignée de canons. Le conquistador bientôt mythique parviendra à faire tomber l'immense Empire aztèque. En l'espace de quelques mois, sa petite et intrépide armée vaincra des dizaines de milliers d'indigènes fascinés par le style chevaleresque et la technologie de leurs adversaires. C'est le début du Nouveau Monde.

Les plus vieilles églises ont été construites sur d'anciens sites religieux précolombiens au Mexique. À titre d'exemple, la cathédrale métropolitaine de Mexico – aussi importante pour les Mexicains que Notre-Dame de Paris peut l'être pour les Français –, située sur la Place de la Constitution (le Zócalo). Elle a été édifiée sur le site du *Templo Mayor*, là même où s'élevait la grande pyramide de Tenochtitlán. Après la conquête de la capitale aztèque, les conquistadors ordonnèrent de construire la première

église de la Nouvelle-Espagne avec les pierres de cette pyramide.

Assurément, il y a quelque chose d'à la fois grandiose et bouleversant dans cette transition.

Aujourd'hui, lorsqu'on met le pied sur la place du Zócalo, on peut s'imaginer revivre les moments forts de la conquête. On y sent l'Espagne héroïque et l'absence d'un Empire aztèque pourtant presque tangible. Des danseurs traditionnels aux habits colorés s'agitent dans des poches de fumée «sacrée».

Pendant ce temps, des vendeurs d'icônes de la Vierge s'imposent tout naturellement dans le paysage urbain. Le mélange est fascinant.

La colonisation est la plus grande rupture qu'ont connue les peuples précolombiens. Dans *Le rêve mexicain*, le Prix Nobel de littérature Jean-Marie Gustave Le Clézio s'attarde à décrire ce grand traumatisme. «C'est l'extermination d'un rêve ancien par la fureur d'un rêve moderne, la destruction des mythes par un désir de puissance. L'or, les armes modernes et la pensée rationnelle contre la magie et les dieux: l'issue ne pouvait pas être autre », écrit Le Clézio sur ce ton dramatique.

Sans surprise, le choc est total dans l'imaginaire autochtone.

Pourtant, ce rêve, les Espagnols se montrèrent assez soucieux de l'implanter dans la continuité. Sur le plan religieux, ils assurèrent une transition, conscients que les peuples conquis ne pourraient pas adopter d'un seul trait le catholicisme – surtout tel qu'il était pratiqué en Europe.

FAIRE DU NEUF: QUAND LES CROYANCES S'ENTREMÊLENT

Au nord de Mexico, la colline de Tepeyac était aussi l'un des lieux sacrés des Aztèques. Aujourd'hui, on y vénère la célèbre Vierge de Guadalupe, dont l'image est vénérée dans presque toute l'Amérique latine.

Tous les 12 décembre, ils sont plusieurs millions de fidèles à pénétrer dans la basilique de Notre-Dame de Guadalupe pour lui rendre hommage et s'assurer de sa protection. En 1999, Jean-Paul II la consacra patronne de l'Amérique. Il déclara que ce continent avait reconnu «dans le visage métissé de la Vierge de Tepeyac le grand exemple d'évangélisation parfaitement inculturée qu'est sainte Marie de Guadalupe». Une référence directe au métissage.

Un phénomène ethnoculturel dont dépendait l'universalisation de la Bonne Nouvelle.

Selon l'historien Robert Georges Escarpit, la volonté d'assurer une transition inspirée de l'Empire romain explique en bonne partie la vitalité du catholicisme au Mexique¹. «L'Église catholique a voulu prendre la succession des religions vivantes, non des religions mortes. Et partout où elle l'a fait, elle a ajouté des couches de pierres sculptées aux couches déposées là par des religions plus anciennes», écrit l'historien.

Partout où les Espagnols ont fait disparaitre les idoles païennes, ils ont distribué des croix et des gravures de la Vierge Marie aux populations locales.

Évidemment, cette évangélisation n'a pu être réalisée sans quelques compromis, déplaisant du coup à certains membres du clergé. C'est que la frontière restait mince entre l'hérésie et l'innovation, entre le syncrétisme et l'inculturation.

Les Jésuites auraient fait preuve d'une ouverture exceptionnelle envers ce métissage religieux. Quand ceux-ci écartaient plus énergiquement les éléments païens, les autochtones adoptaient une version plus orthodoxe du catholicisme, mais conservaient parallèlement des croyances précolombiennes. Le Jour des morts en est l'exemple le plus manifeste: tous les 2 novembre, des millions de catholiques rendent hommage aux disparus lors de cette grande fête païenne. Il serait facile d'y voir une contradiction.

ET LA LAÏCITÉ DANS TOUT ÇA?

Il reste toutefois à expliquer comment un pays aussi laïque peut avoir conservé des traditions religieuses aussi fortes, qu'elles soient catholiques, précolombiennes ou les deux à la fois.

La plupart des spécialistes considèrent le Mexique comme le pays d'Amérique latine qui a le plus malmené le clergé catholique. Une réalité qui peut surprendre à l'étranger, tellement le Mexique est encore vu comme fondamentalement religieux.

Selon le sociologue Saúl Sánchez que *Le Verbe* a rencontré, le Mexique est laïque, mais d'abord et avant tout sur le plan institutionnel. Le professeur de sociologie à l'Université de Guanajuato estime que la laïcité mexicaine est

^{1.} Du moins jusque dans les années 1940, car l'auteur publie son article en 1948.

restée un projet élitiste, qui a peu influencé la population dans son ensemble.

«Je pense qu'il faut faire la différence que fait le sociologue Michel Maffesoli entre ce qui est officieux et ce qui est officiel. La laïcité au Mexique est quelque chose d'officiel, qui remonte à la seconde moitié du 19° siècle, et qui a été imposé. [...] Le catholicisme, lui, avec sa religiosité populaire, est officieux», souligne le sociologue.

Saúl Sánchez observe néanmoins un relatif déclin du catholicisme dans les zones urbaines, parallèlement au développement d'un pluralisme religieux toujours plus grand. «Il y a aussi ici un catholicisme nominal», a mentionné notre interlocuteur, pour désigner les catholiques qui se réclament comme tels sans vraiment pratiquer.

Finalement, la conquête a-t-elle fait table rase de l'histoire précolombienne?

Certains auraient envie d'y croire, tellement la chute de l'Empire aztèque a été violente et rapide. Or, ce n'est pas tout à fait notre point de vue. La pensée précolombienne s'est subtilement entremêlée à celle des conquérants.

Le Mexique est un mélange d'ethnies et de croyances ayant engendré une culture unique, inédite, dont ce catholicisme coloré demeure l'une des plus riches facettes. La bonne santé du catholicisme au Mexique semble donc s'expliquer par la puissance même de ce métissage.

Qu'on y voie une déformation théologique ou non, la pensée précolombienne a rendu plus mystérieux un catholicisme qui a peut-être été trop rationalisé ou standardisé ailleurs. Et si le catholicisme mexicain risque de ne pas satisfaire les plus orthodoxes, sa force spirituelle demeure incontestable.

Jérôme Blanchet-Gravel est maitre en sciences des religions et candidat au doctorat en science politique à l'Université d'Ottawa. Auteur, entre autres, des livres Le retour du bon sauvage. La matrice religieuse de l'écologisme (Boréal, 2015) et La face cachée du multiculturalisme (Cerf, 2018), il est aussi correspondant québécois à Causeur.

Pour aller plus loin:

Robert Georges Escarpit, «Au Mexique: christianisme et religions indigènes», *Annales. Économies, sociétés, civilisations,* n° 3, 1948, p. 319.

Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Le rêve mexicain*, Paris, Gallimard, 1988. Jean-Paul II, *Ecclesia in America*, Exhortation apostolique postsynodale (22 janvier 1999).



La Vierge métissée de Guadalupe est devenue un véritable phénomène de mode. À Mexico comme dans d'autres villes du Mexique, on peut la voir imprimée sur des teeshirts et peinte sur les murs sous forme de graffitis. On la voit aussi sous forme de tatouages et dans le cou des Mexicains, en pendentif.



L'ART DU MINIMALISME

Sobriété et liberté

Ariane Beauféray ariane.beauferay@leverbe.com

Rares sont ceux qui, au cours des derniers mois, n'ont pas été atteints d'une manière ou d'une autre par la fièvre « Marie Kondo ». Si vous avez été épargnés, vous devez savoir qu'en l'espace de quelques épisodes Netflix, une femme japonaise a propagé dans le monde entier sa méthode de désencombrement de nos intérieurs en basant nos choix sur la joie que nous apportent (ou pas) nos objets. Partant de cette intuition – qui est loin d'être mauvaise –, nous avons eu envie d'aller un peu plus loin dans la réflexion par rapport aux choses qui nous entourent.

Nous connaissons tous de petits actes quotidiens qui nous permettent d'économiser de l'énergie ou des ressources. Limiter le nombre de bains, baisser la température de son appartement quand on le quitte ou encore éteindre les lumières quand on sort d'une pièce... Ces petits actes peuvent aller de pair avec une vision minimaliste de son chez-soi.

QU'EST-CE AU JUSTE?

Le minimalisme est un mode de vie qui vise à la simplicité en combattant les excès du monde: surconsommation, course à la possession, horaires surchargés, environnement saturé de bruits et de distractions, etc.

Simplicité ne veut pas dire dénuement et n'implique pas le refus de toute technologie. Le sain minimalisme est le

cousin de la sobriété plutôt que de l'avarice. Et il mène à une plus grande liberté, voire à la contemplation:

« [L]e fait d'être sereinement présent à chaque réalité, aussi petite soit-elle, nous ouvre beaucoup plus de possibilités de compréhension et d'épanouissement personnel. La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété, et une capacité de jouir avec peu. C'est un retour à la simplicité qui nous permet de nous arrêter pour apprécier ce qui est petit, pour remercier des possibilités que la vie offre, sans nous attacher à ce que nous avons ni nous attrister de ce que nous ne possédons pas. Cela suppose d'éviter la dynamique de la domination et de la simple accumulation de plaisirs » (pape François, 2015, art. 222).

On peut adopter le minimalisme tout simplement en regardant autour de soi. A-t-on vraiment besoin de deux télévisions? D'ailleurs, devrait-elle être toujours allumée? Le four à microondes de la cuisine est-il vraiment utile? Est-ce qu'il m'arrive de lire les livres de ma bibliothèque? Des questions bien concrètes qui permettent de réduire la quantité d'objets inutiles ou sous-utilisés de sa maison, et de vivre finalement plus simplement.

Moins d'objets signifie généralement plus d'espace disponible, moins de dépenses, plus de temps libre de qualité et surtout moins de soucis: si mon microondes ne fonctionne plus, il faudra que je le fasse réparer ou que j'aille le porter à l'écocentre, puis que j'aille en acheter un autre, que je budgétise cette dépense, etc.

LE CAS DE LA BOUILLOIRE

Pour préparer un bon thé, il faut un thé de qualité, de l'eau chaude et un temps d'infusion adéquat.

L'avare ne boira jamais de thé, car ce n'est pas un produit essentiel; c'est trop d'argent. Le paresseux n'en boira pas non plus, car il faudrait prendre le temps de faire chauffer l'eau, puis de surveiller le temps d'infusion; c'est trop d'effort. Le sobre le boira avec joie, après s'être posé une question qui parait bien simple: comment faire chauffer l'eau?

Faut-il chauffer l'eau dans une casserole sur la cuisinière? Ou bien à l'aide d'une bouilloire en métal sur la gazinière? *Quid* de la bouilloire électrique et du microondes? Un abus de minimalisme consisterait à ne garder que l'instrument le plus utilisé dans sa cuisine (soit la cuisinière) en libérant tous les comptoirs de leur attirail électroménager, puis de faire chauffer l'eau dans une casserole. Cette méthode est adéquate si l'on boit rarement du thé, mais pour celui qui en boit chaque semaine, il en résulte une dépense énergétique affreuse, car il faut bien plus d'énergie pour faire chauffer de l'eau sur la cuisinière (que l'on utilise ou pas une bouilloire) qu'en utilisant une bouilloire électrique (Marcinkowski et Zych, 2017). La bouilloire électrique gagne même contre le microondes en termes d'efficacité (Département de l'Énergie des États-Unis, 2014).

Le minimaliste ne videra pas sa maison de chacun de ses objets sans y avoir *minimalement* réfléchi.

S'il est astucieux, il pensera même à laisser de l'eau à chauffer sur son poêle à bois pour contrer la sècheresse de sa maison et pouvoir se préparer un thé à volonté. S'il n'a qu'une bouilloire électrique, il stockera l'eau qu'il aura chauffée dans un thermos, afin de n'avoir à allumer sa bouilloire qu'une fois par jour. S'il a le souci du détail, il ne chauffera pas plus d'eau que nécessaire.

Et s'il aime Dieu, il lui offrira parfois son thé.

Ariane Beauféray, épouse et mère de deux enfants, est doctorante en aménagement du territoire et développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.

Sources:

Andrzej Marcinkowski et Krzysztof Zych, « Environmental performance of kettle production: Product life cycle assessment », *Management Systems in Production Engineering*, vol. 25, n° 4 (décembre 2017), p. 255-261.

Département de l'Énergie des États-Unis, « Electric Kettle Takes Down Microwave in Final Round of #EnergyFaceoff », 2014, [en ligne]. [www.energy.gov/energysaver/articles/ electric-kettle-takes-down-microwave-final-round-energyfaceoff]

Pape François, Lettre encyclique Laudato si' du Saint-Père François sur la sauvegarde de la maison commune, 2015, 190 pages.





Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québecoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES DE CUISINE EN LIGNE SUR

AVIVIA.CA



418 365-7821

Armoires AVIVIA20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0

Qu'ils gribouillent ou numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, voici les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Âgé d'à peine 17 ans, **Jean Bernier** («Portrait», p. 16) fait de la photo depuis déjà quatre ans. Il se spécialise dans la photo d'évène-

ments et a fondé, avec deux amis, le journal étudiant *La Griffe*, dans lequel il a signé plus de 70 articles. Pour découvrir son travail: jlagriffe.com.



Originaire de La Pocatière dans le Bas-Saint-Laurent, **Marie-Hélène Bochud** («Entretien», p. 40) est une artiste illustratrice et graphiste

qui propose une image unique, originale et créative! Pour découvrir son travail: mhbochud.com.



Marie Laliberté («Zoom», p. 10 du Magazine tiré à part) détient deux DEC, un en arts et lettres et un en photographie. Elle adore docu-

menter des histoires en photos. Cette Repentignoise expose son travail et ses projets artistiques sur son site: marielaliberte.com.



Sensible voyageur du monde des histoires, cinéaste explorateur à la recherche d'un langage universel, photographe à l'œil discret voulant capter la

réalité dans sa forme la plus authentique, Elias Djemil (page couverture) est un artiste qui souhaite se distinguer par sa compréhension du monde dans lequel nous vivons et de celui auquel nous aspirons. (Crédit photo: Carla Cdlh photographie.)Pour découvrir son travail: eliasdjemil.com.



Ethnologue et photographe de formation, Pascal Huot jumèle ses deux passions en collaborant à de nombreuses publications, notamment

comme photographe de presse au *Journal de Québec*. Il signe la rubrique «Monumental» (p. 7) dans *Le Verbe* depuis les débuts de l'aventure. (Crédit photo: Jacinthe Dostie.)



Marie-Pier LaRose («Portrait», p. 4 du Magazine tiré à part) est designer graphique en agence markéting et illustratrice à

ses heures. Elle souhaite mettre ses habiletés au service de la beauté, et la débusquer même dans les endroits les plus surprenants et imprévisibles. Pour découvrir son travail: mariepierlarose.design.



Original dans son approche, unique par son coup de crayon, **Gabriel Provost** («Bédéreportage», p. 26), graphiste et illustrateur, est un jeune

travailleur autonome de la région des Laurentides. Sa passion pour les arts et la beauté s'observe dans ses diverses illustrations au style novateur et gorgées de sens. Pour découvrir son travail: gabrielprovost.com.



LA ROYAUTÉ EN ISRAËL

Tous les indicateurs nous signalent que l'Église catholique québécoise est devenue, après une période faste, prisonnière d'une spirale du déclin. Cette débâcle est un drame pour la nation. Avant de penser à surmonter l'épreuve que cette débâcle constitue, il faut savoir d'abord l'admettre, la regarder en face et accueillir la douleur qu'elle engendre. Il faut offrir à ceux qui en ont besoin l'occasion de laisser monter du fond de leur cœur la tristesse, pour vraiment vivre le deuil. Nul doute qu'il y a du Jeudi, du Vendredi et du Samedi saint dans ce que nous vivons. Il ne faut pas céder à la tentation d'éloigner de nous cette coupe.

C'est dans la pleine acceptation de la perte que nous comprendrons ce qui ne va pas, que nous comprendrons notre propre responsabilité dans le désastre, que nous comprendrons ce qui n'allait déjà pas avant même que les premiers craquements se fassent entendre. C'est au fond de la détresse, les yeux baignés de larmes, que nous retrouverons la vue. Les tragédies ont quelque chose de salutaire, en ce qu'elles obligent à tout repenser à frais nouveaux. Avec la force de la fatalité, elles induisent les métanoïas nécessaires.

Ce dépouillement nous libère. Et d'abord de nous-mêmes. La place est alors prête pour le retour du Crucifié.

Après la résurrection, les apôtres attendaient encore du Christ la restauration de la royauté en Israël (voir Ac 1,7). La métanoïa ne s'était pas encore produite. Ils étaient encore attachés à la monarchie, c'est-à-dire à l'ancienne forme historique de la grandeur d'Israël. Et dans les limites de leur entendement, ils ne pouvaient pas en imaginer d'autre. Or, nous pourrions nous-mêmes être tentés de croire qu'une entreprise de rénovation ecclésiale n'aurait

en réalité d'autre objectif que le retour à la puissance et au prestige d'antan. Il faut donc le dire sans ambages: ce n'est absolument pas ce que nous cherchons à accomplir.

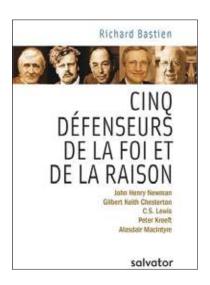
Cela étant, Jésus nous commande tout de même de chercher en priorité le Royaume et sa justice (Mt 6,33). Il faut donc, en un certain sens, œuvrer à la restauration de la royauté. Mais quelle royauté, sinon celle du Christ ressuscité qui règne déjà en nos cœurs et au milieu de nous, lorsque deux ou trois sont réunis en son nom pour écouter l'enseignement des apôtres, vivre en communion fraternelle, rompre le pain, participer aux prières (voir Mt 18,20 et Ac 2,42)? Le cœur humain et le «au milieu de nous» (c'est-à-dire nos relations), voilà les premiers domaines qu'il faut réapprendre à soumettre à la Seigneurie du Christ!

L'agent de cette restauration de la royauté du Christ, c'est l'Esprit Saint.

Le Christ a annoncé la venue de l'Esprit qui change les cœurs après qu'on lui a demandé si l'heure de la restauration avait sonné. Il nous a appris ainsi qu'Il ne règnera *au milieu de nous* que s'il règne d'abord *en nos cœurs*. Cela a pour nous valeur de rappel. La conversion pastorale, que nous devons tous entreprendre et qui concerne le «au milieu de nous», c'est-à-dire, encore une fois, la sanctification de nos relations, est à fonder sur une conversion de l'homme intérieur, qui touche ce qu'il y a «en nos cœurs».

La restauration de la vraie royauté spirituelle en Israël (la terre et le peuple) passe pour ainsi dire par la restauration de la royauté du Christ dans l'homme Israël (la personne).

Alex La Salle alex.lasalle@le-verbe.com



C'est un très stimulant ouvrage de vulgarisation philosophique que nous offre ici Richard Bastien avec *Cinq défenseurs de la foi et de la raison*, paru l'été dernier chez Salvator.

Dès le premier chapitre, l'auteur rappelle le bienfondé de l'entreprise philosophique, telle qu'elle a été menée par les penseurs de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ceux-ci, contrairement aux postmodernes qui dominent aujourd'hui le champ idéologique, croyaient en la capacité de l'intelligence à accéder au réel tel qu'il est et à formuler par voie d'abstraction des vérités objectives permettant de connaitre la nature des choses, en particulier celle de l'homme.

De plus, ils ne considéraient guère l'idée de Dieu comme un obstacle au savoir, mais comme le sommet du savoir et la clé de voute de tout l'édifice de la connaissance.

Quant à la foi, elle était le foyer lumineux d'où la vérité révélée émane, pour sauver jusqu'à la raison elle-même. L'idée d'en faire une

FIDES ET RATIO

ennemie jurée de celle-ci leur aurait paru absurde. Cette idée est pourtant devenue un lieu commun de notre époque. Avec pour résultat prévisible l'éclipse de la raison. Et dire que c'était au nom d'une plus pure rationalité que les tenants des Lumières avaient entrepris d'affranchir l'homme de la piété qui a façonné l'Occident!

Afin de renouer avec la tradition classique, seule capable de répondre au besoin de vérité et de moralité de l'homme, l'ouvrage nous initie à l'œuvre de cinq penseurs chrétiens de langue anglaise (presque tous catholiques), qui mènent ou ont mené, à leur façon, une entreprise de sauvetage de la raison par la foi et vice-versa.

Alasdair MacIntyre, Clive S. Lewis, Gilbert K. Chesterton, Peter Kreeft et le cardinal John Henry Newman nous sont ainsi présentés comme autant d'alliés précieux dans notre combat contre la doxa toxique qui achève aujourd'hui de dissoudre les plus surs fondements intellectuels de la culture et de la civilisation dans l'acide de son doute maladif et mortifère.

Voici un aperçu du contenu des chapitres 2, 3 et 4, consacrés à MacIntyre, Lewis et Chesterton.

LE RETOUR À ARISTOTE

Au chapitre 2, R. Bastien nous offre une présentation des thèses

essentielles contenues dans *After Virtue* (1981), ouvrage du philosophe écossais Alasdair MacIntyre.

Après une critique du chaos intellectuel qui est à peu près le seul legs de la postmodernité en matière de morale, *After Virtue* nous invite à tourner le dos au règne de l'émotivité ou à la froide raison instrumentale qui dominent aujourd'hui le discours, pour mieux refonder l'éthique sur la notion de « vertu », en réfléchissant à partir des paramètres classiques de l'aristotélisme – en particulier les notions de nature humaine, de potentialité et de finalité chères au Stagirite.

Cette refondation aristotélicienne de la philosophie morale opérée par MacIntyre permet de voir, comme l'explique R. Bastien, que «le but premier de la morale n'est pas d'éviter le péché ou le mal, mais d'acquérir de bonnes habitudes qui nous rendent plus humains».

« Ainsi, poursuit R. Bastien, la morale se déclinerait d'abord et avant tout sur le mode affirmatif plutôt que sur le mode négatif, les interdictions n'étant que le corolaire d'une affirmation sur ce que l'homme doit être pour accomplir sa vocation humaine.»

En définitive, c'est à une anthropologie philosophique restaurée que la recherche morale de MacIntyre contribue.

LA DÉRIVE DU SUBJECTIVISME

Le chapitre 3, consacré à C. S. Lewis, nous initie à sa critique visionnaire des tendances inexorables du monde moderne à faire éclore des régimes totalitaires.

À la racine de ce mal politique, explique Lewis, on trouve le refus obstiné de l'homme moderne d'admettre la réalité objective de la loi morale. La disparition du sens moral qui en découle trouve sa raison profonde dans le refus d'admettre le donné naturel comme cadre de la pensée et de l'action humaines.

Certes, l'homme qui pense et agit au mépris des balises offertes par la nature n'en reste pas moins un être qui exerce son jugement, mais ce jugement n'est plus fondé sur autre chose que son ressenti, ses passions, ses inclinations, sa préférence personnelle.

L'apparence de liberté que nous offre la morale subjectiviste ne doit tromper personne. Emprisonné dans un horizon de pensée rigoureusement subjectiviste, l'homme contemporain se croit seul maitre à bord quand vient le temps de définir ce qui est bien ou ce qui est mal «pour lui». Mais en réalité, ce n'est pas un être libre, c'est un être désarmé, à la merci des pouvoirs et de leurs dérives. Car la disparition de la morale traditionnelle, valable universellement puisque fondée sur la loi naturelle, met ces puissances

(politiques, médiatiques, etc.) à l'abri de toute critique articulée, appuyée sur des valeurs rationnellement définies, qui transcendent les cultures et mettent en évidence les permanences anthropologiques à défendre.

HOMO RELIGIOSUS

Le chapitre 4, consacré à Chesterton, nous aide quant à lui à comprendre pourquoi la vacuité philosophique et morale d'un monde miné par le subjectivisme est propice à l'émergence des régimes intolérants et fanatiques, en nous rappelant que l'homme est un être foncièrement religieux, en manque d'absolu.

La profondeur de cette soif d'absolu, que le christianisme a identifiée comme la soif de Dieu et que la tradition mystique catholique a incarnée de façon sublime, fait en sorte que l'être humain aura naturellement tendance, devant le désert culturel qu'engendrent les périodes historiques dominées par le scepticisme et ses dérivés (subjectivisme, relativisme, etc.), à combler avec de nouvelles idoles le vide laissé par la critique moderne des religions.

Autrement dit, l'absence de religion organisée ne sonne pas la fin de l'homme religieux. Bien au contraire. L'homme est un «faiseur de religions», un «animal qui fait des dogmes», nous dit Chesterton. Et cet *Homo religiosus* sera d'autant plus enclin à se fabriquer de nouveaux dieux et de nouveaux dogmes qu'on aura eu soin de l'isoler

de l'élément spirituel dans lequel il est fait pour évoluer.

Ainsi, l'homme moderne, officiellement agnostique ou athée, en vient immanquablement à traiter avec une passion toute religieuse les affaires du monde profane qui le concernent et par lesquelles il joue son avenir (son «salut»).

Dans sa quête d'un absolu de substitution (par exemple la préservation de la race ou la promotion de la diversité) dans la construction humaine d'un paradis terrestre (il n'y en a évidemment pas d'autre possible à ses yeux), il met spontanément tout son cœur, puisqu'on lui a dit et qu'il croit dur comme fer que c'est le bien véritablement désirable.

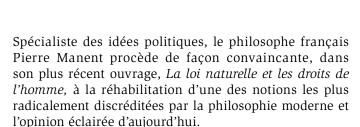
Par ailleurs, comme cet homme est sans Dieu, il sait qu'il ne peut compter que sur lui-même pour accéder au «salut». Donc, contre ce qui menace ce «salut», il est prêt à mobiliser toutes ses forces. Jusqu'au fanatisme, qui rend douce la besogne de l'épuration. La poursuite du bien aboutit ainsi à l'ostracisme ou au charnier.

Richard Bastien, Cinq défenseurs de la foi et de la raison, Salvator, 2018, 200 pages.

Alex La Salle travaille en pastorale au diocèse de Saint-Jean-Longueuil. Il a étudié en philosophie, en théologie et détient une maitrise en études françaises. La conviction que l'être humain est fondamentalement un Homo religiosus l'a conduit à accueillir la lumière de la foi.



LA LOI NATURELLE RÉHABILITÉE



Comme l'a fait remarquer le journal *Le Monde*, c'est une œuvre à rebrousse-poil. Véritable grammairien de l'action, Manent nous présente une méditation sur l'oubli contemporain des règles de l'action humaine.

Si vous voulez comprendre pourquoi il faut recourir à la loi naturelle plutôt qu'aux droits de l'homme tels qu'on en use et abuse aujourd'hui, ce livre est pour vous (si bien sûr la subtilité des analyses philosophiques ne vous rebute pas trop!). Il vous fera participer à une réflexion soutenue sur l'action humaine et sur ce que demande son déploiement harmonieux dans la vie individuelle et collective: une liberté sous le régime de la loi, du commandement, de l'obéissance, des motifs humains fondamentaux. Les exemples ne manqueront pas pour illustrer comment ces éléments constitutifs du monde humain sont aujourd'hui radicalement dénaturalisés, privés de tout fondement, signification ou finalité naturels: orientation sexuelle, mariage pour tous, liberté sexuelle, euthanasie.

Comment on en est arrivé là, c'est ce que Manent tente d'expliquer, en remontant à Hobbes, Machiavel et Luther qui, en tournant le dos aux sages réflexions d'Aristote et de saint Thomas sur l'action et sur ses lois fondées sur la nature de l'homme, ont «piégé dans le non-agir» l'humanité occidentale.

Pierre Manent, *La loi naturelle et les droits de l'homme,* PUF, 2018, 134 pages.

Louis Brunet redaction@le-verbe.com



LA VIE SPIRITUELLE EN APPLICATION

Que celui qui n'a pas perdu du temps sur son cellulaire ou sa tablette jette la première pierre! Nul n'est fier en réalisant que ces précieuses minutes auraient pu servir à approfondir sa relation avec Dieu. Au lieu de voir notre téléphone dit intelligent comme l'ennemi de notre vie spirituelle, pourquoi ne pas l'utiliser comme un tremplin?

Plusieurs applications ont été développées pour les catholiques *high-tech* de ce monde. Parmi les incontournables offertes en français au Canada, il y a Evangelizo qui propose l'Évangile du jour accompagné d'un court commentaire de grande qualité. Parfait pour méditer en engloutissant son bol de céréales le matin. Pas eu le temps de faire les laudes au lever? Apportez la liturgie des heures dans l'autobus avec iBreviary. Et avant d'aller gérer vos notifications sur Facebook, pourquoi ne pas ouvrir Hozana ou encore Click to Pray, récemment lancée par le pape François. Ce sont de véritables réseaux sociaux de prière, où l'on peut se joindre à des communautés qui prient pour différentes intentions et partager les nôtres.

Lire, ce n'est pas trop votre truc? À vos écouteurs! Les accros aux balados ont aussi de quoi élever leur âme. Omeli offre une vaste sélection d'homélies, d'enseignements et de témoignages. L'application Radio Notre-Dame propose quant à elle une tonne de contenu audio issu de leurs émissions variées. Parfait pour se sanctifier quand on est coincé dans la circulation.

La liste aurait pu être longue: BibleApp pour les enfants, iConfess pour préparer sa confession, Bible permet d'avoir le Verbe en poche, Laudate réunit toutes les prières imaginables et Retraite dans la ville s'avère particulièrement pratique pour vivre les temps de l'avent et du carême. En gros, usons de nos bébelles à bon escient et nous serons saints!

Noémie Brassard noemie.brassard@le-verbe.com





LA BALADE DES CLOCHERS REVIENT EN FORCE

Après avoir été lancée en 2018, alors que près de 1 300 visites guidées ont été offertes en un seul weekend, la Balade des clochers de l'archidiocèse de Sherbrooke revient les 19 et 20 octobre 2019.

Sept églises seront à découvrir ou à redécouvrir: Saint-Esprit de Sherbrooke, Sainte-Bibiane de Richmond, Saint-Hippolyte de Wotton, Saint-François-Xavier à Saint-François-Xavier-de-Brompton, Saint-Théophile à Racine, Sainte-Anne à Sainte-Anne-de-la-Rochelle, et la chapelle de l'archevêché de Sherbrooke.

«La chapelle de l'édifice de l'archevêché de Sherbrooke, de style néogothique, a été peinte par Ozias Leduc, le maitre de Paul-Émile Borduas», souligne Éliane Thibault, responsable de la Balade des clochers, épaulée par l'abbé Steve Lemay, Patrick Côté et Francis Morency, stagiaire à la prêtrise.

TRÉSORS À VALORISER

La Balade vise à mettre en valeur le patrimoine et les trésors cachés se trouvant dans les églises de l'archidiocèse de Sherbrooke. «Avant, les églises servaient de musées et accueillaient des œuvres d'art et des monuments. [...] J'ai eu l'idée de concevoir le projet lorsque j'ai bénéficié d'une visite privée de l'église Saint-Georges à Saint-Georges de Windsor», explique M Thibault.

La première édition de la Balade des clochers – une activité gratuite – a attiré principalement des visiteurs de 55 ans et plus, ainsi que quelques familles venant des régions de Québec, de Montréal, de la Mauricie, du Centre-du-Québec et de la Côte-Nord, en plus de l'Ontario, des États-Unis et de la France.

Pour soutenir l'évènement : jedonneenligne.org/corporationcacrs Pour obtenir plus d'information : diocesedesherbrooke.org/fr/balade-des-clochers



DES ICÔNES AU SANCTUAIRE NOTRE-DAME-DE-ROCAMADOUR

Une exposition permanente rassemblant une quarantaine d'icônes réalisées par feu Gilberte Massicotte Éthier devrait voir le jour en 2019 au sanctuaire Notre-Dame-de-Rocamadour, au 1260, 4° Avenue, à Limoilou. Ce futur musée rassemblant une collection unique sera créé dans la foulée du centenaire de Notre-Dame de Rocamadour au Québec.

Ainsi, l'héritage familial qui avait été distribué aux enfants a été rapatrié pour concevoir l'exposition, à l'initiative de Mireille Éthier, l'une des filles de l'artiste. «Un généreux donateur nous permet de réaliser l'exposition. On continue toutefois d'amasser des fonds pour le volet technique. Le curé de la paroisse, Julien Guillot, appuie le projet. On a aussi un directeur artistique, Cyrille Gauvin Francœur, qui souhaite redonner à son milieu», précise-t-elle.

CHEMIN D'INTÉRIORITÉ

Souvent associée à l'Église d'Orient, l'icône dépeint sur un panneau de bois un moment marquant de la vie de Jésus, comme sa crucifixion ou sa résurrection. «L'exposition se veut un chemin d'intériorité. On saura que c'est réussi si ça met les gens en silence après qu'ils les auront vues», estime l'instigatrice du projet.

L'exposition aurait pu ne jamais voir le jour, si Mireille Éthier ne s'était pas convertie au christianisme, il y a près de 40 ans. «Je suis partie dans un monastère en France, où j'étais rendue à faire mes vœux permanents chez les sœurs de Bethléem. Lorsque maman m'a visitée, je lui ai suggéré de créer des icônes. Après avoir reçu de la formation, elle a continué, ce qui a donné une imposante collection d'icônes», conclut-elle.

Véronique Demers veronique.demers@le-verbe.com

LA CRÉATION

Une œuvre à contempler

Photoreportage

Les champignons de Gilbert

Essai

De l'infiniment grand à l'infiniment petit

Reportage

Quand les abeilles s'invitent à l'église





voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant,

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Alexander King, François Miville-Deschênes et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE: Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF: Antoine Malenfant RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT: James Langlois

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS:

Noémie Brassard

RÉVISEUR: Robert Charbonneau GRAPHISTE: Judith Renauld

MARKETING ET PUBLICITÉ: publicite@le-verbe.com ADJOINTE ADMINISTRATIVE: Libéra Houenagnon • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement: 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias

catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada; Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé) ISSN 2368-9617 (en ligne)



à des organismes de bienfaisance ou de charité Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées

Textes bibliques reproduits avec l'autorisation de l'AELF

Les photos des pages 2, 4, 15, 46, 48, 51, 54, 56, 58, 72, 80, 82, 83 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

L'Informateur catholique 1073, boul. René-Lévesque Ouest Québec (Québec) G1S 4R5 Tél.: 418 908-3438 info@le-verbe.com www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE FLIAS DJEMIL



Et ma langue acclamera ta justice.